

Problématique de la Place d'Youville

Perspective d'action
dans un cadre de recherche

Rose Dufour Ph.D., chercheure principale

Direction de la santé publique de Québec

Équipe Adaptation Familiale et Sociale

2400 d'Estimauville, Beauport, Qué. G1E 7G9

666-7000 poste 434

rdufour@cspq.qc.ca

Vous pouvez vous procurer ce document au coût de 15.00\$ (incluant la TPS) en faisant votre chèque à l'ordre du CHUQ (Pavillon CHUL) et en le faisant parvenir à l'adresse suivante:

Direction régionale de santé publique de Québec
Centre de documentation
2 400, d'Estimauville
Beauport (Québec)
G1E 7G9
Tél.: (418) 666-7000, poste 217
Fax: (418) 666-2776
Courrier électronique: sbelanger@cspq.qc.ca

Toute citation doit identifier la source.

Page couverture réalisée par Danielle Dupont, Direction de la santé publique de Québec
Photo de la page couverture, Robert Greffard, 30 avril 1997, Ville de Québec

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-89496-081-6

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 HISTORIQUE DU PROJET	4
1.1 La genèse de la recherche-action	4
1.2 Les événements à la Place d'Youville	4
1.3 Être jeune en cette fin de millénaire	6
CHAPITRE 2 MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE-ACTION	10
2.1 Argumentation du choix méthodologique	10
2.2 Fondements méthodologiques de la MCE	12
2.3 Démarche réalisée à la Place d'Youville	14
2.3.1 <i>Collecte des données: les acteurs explicitent leurs points de vue</i>	14
2.3.2 <i>Analyse des données et organisation du matériel</i>	16
CHAPITRE 3 UNE PLACE, SIX VISIONS, PLUSIEURS ENJEUX	19
3.1 Le Carré d'Youville vu comme une place publique	21
3.1.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	22
3.2 Le Carré d'Youville vu comme une place attractive	26
3.2.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	28
3.3 Le Carré d'Youville vu comme une place marchande	32
3.3.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	33
3.4 Le Carré d'Youville vu comme une place symbolique	36
3.4.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	38
3.5 Le Carré d'Youville vu comme une place de transition	40
3.5.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	43
3.6 Le Carré d'Youville vu comme une place vide de sens	46
3.6.1 <i>Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...</i>	46
CHAPITRE 4 LA DIVERSITÉ, UNE RICHESSE À EXPLOITER	49
4.1 Délibérer, un moyen d'exploiter la diversité	50
4.2 Décider de l'action	50
CONCLUSION	53
BIBLIOGRAPHIE	55

REMERCIEMENTS

Nous tenons d'abord à remercier la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Québec pour son soutien financier. Nous sommes également reconnaissante à la Direction de la santé publique de Québec ainsi qu'au CRI (Collectif de recherche sur l'itinérance) du département de sociologie de l'UQAM qui ont complété les budgets nécessaires à l'achèvement des travaux. Qu'ils soient ici remerciés de leur générosité et de leur confiance dans le développement de ce projet portant de nouvelles avenues de recherche-action.

Nous remercions, à la Direction de la santé publique, Monsieur Réal Morin coordonnateur de l'Équipe Adaptation familiale et sociale et Monsieur Pierre Maurice coordonnateur de l'Équipe Sécurité dans les milieux et président du Comité de concertation sur les jeunes de la rue et leur environnement, Madame Claire Blanchette du CLSC Haute-Ville, le Père Michel Boisvert de la Maison Dauphine et Monsieur André Gagnon du Projet Intervention-Prostitution de Québec (P.I.P.Q.) qui ont été des partenaires inspirés, confiants, généreux de leur temps, de leurs informations, de leurs connaissances et de leur expérience auprès des jeunes. De même, nous tenons à remercier les autorités de la Ville de Québec qui ont contribué à la réalisation de ce projet par leur collaboration et leur disponibilité.

Cette recherche-action n'aurait pu avoir lieu sans la participation des deux cent cinq (205) personnes qui ont accepté avec empressement de nous rencontrer. Elles ont participé de façon engagée à construire du sens sur la problématique de la Place d'Youville. Qu'elles soient ici remerciées. C'est à elles que ce rapport s'adresse. Nous remercions également, dans l'ordre alphabétique, l'Archipel d'entraide, l'Association des musiciens des parcs publics de Québec, l'Association des propriétaires de Québec, l'Association des marchands de la rue Saint-Jean, l'Association des gens d'affaire du Vieux-Québec, l'ATTRUQ (l'Association des travailleurs et travailleuses de rue du Québec), le Centre Jacques-Cartier, le Centre de crise de Québec, le CLSC Haute-Ville, le CLSC Basse-Ville-Limoilou, le Centre Jeunesse Tilly, le Centre Lucien-Borne, le Centre de prévention du suicide, Coalition Y, le Comité populaire de Saint-Jean-Baptiste, le Comité de pastorale sociale et ouvrière de Saint-Roch, la Commission des droits de la personne et de la jeunesse, la Commission de la Capitale Nationale, la Commission Consultative sur la sécurité publique, les Conseils des quartiers de Laires, Maizerets, Saint-Jean-Baptiste, du Vieux-Limoilou; le Comité de concertation sur les jeunes de la rue et leur environnement, les Comités des citoyens et citoyennes de Saint-Sauveur, du Vieux-Québec; De la Bouffe et Non Des Bombes, Démanarchie, l'École Joseph-François-Perreault, Entraide Jeunesse, l'Escal, l'Évasion Saint-Pie X, FOBAST (Fédération des organismes bénévoles d'aide et de soutien en toxicomanie de Québec), le Festival d'été, le GRIS (Groupe de recherche et d'intervention sociale), le Journal La Quête, la Ligue des droits et libertés, Café-Rencontre Centre-Ville, Loisirs Montcalm, les Maisons de jeunes de Limoilou, de Saint-Sauveur et de Saint-Jean-Baptiste, la Maison Dauphine, ŒIL (Organisme d'Entraide et d'Intervention Locale), Parcs Canada, le Patro Roc-Amadour, les paroisses Saint-Jean-Baptiste, Saint-Malo, Saint-Sauveur, Saint-Pascal de

Maizerets et Saint-Roch; Point de Repères, le Projet Intervention-Prostitution de Québec, le Secrétariat des villes du patrimoine mondial, la Société de la fête nationale des Québécois et Québécoises, la Société Saint-Vincent-de Paul et Le Marginal, la Sidac du Mail Centre-Ville, SLAM, Vivre en ville (du Regroupement pour le développement urbain, rural et villageois durable), le Vieux-Limoilou en fête, la Ville de Québec.

Nous reconnaissons notre dette intellectuelle envers Arthur Gélinas, professeur à l'UQAR, concepteur avec Régent Fortin de la Méthodologie du changement émergent et fondateur de l'Institut pour le Développement par le Changement Émergent (IDCE). Finalement, nous adressons nos remerciements les plus chaleureux aux deux professionnelles de recherche, d'abord à Manon Méryneau qui en a été la bougie d'allumage et l'ouvrière infatigable et à Colette Schoonbroodt qui a joué un rôle de premier plan dans l'analyse des données et la modélisation des résultats.

INTRODUCTION

Ce document n'est pas un rapport de recherche. C'est un **instrument de travail** au service de la gestion de la problématique de la Place d'Youville. Il vise à faciliter le passage entre la diversité des représentations que ses différents acteurs se font de cette place et la poursuite de la réflexion vers l'action.

La *Place d'Youville* a été, ces dernières années, le lieu et la scène de manifestations diversifiées allant du rassemblement pacifique de jeunes jusqu'à l'émeute en passant par des manifestations d'intolérance aux revendications politiques. Face à l'évolution de ces événements, nous en sommes venue à penser que la situation était suffisamment importante pour prendre le temps de l'étudier. D'entrée de jeu, c'est d'abord la problématique des jeunes qui a interpellé la Santé publique par des questions concernant la prévention de l'itinérance à Québec, des objectifs promotionnels de santé physique, mentale et sociale des jeunes, des mineurs et des adolescents engagés dans des processus de désinsertion sociale conduisant à l'itinérance, à la toxicomanie, à la judiciarisation, à la prostitution, en même temps que des impératifs de santé et de sécurité dans les milieux de vie. Cette entrée dans la problématique de la Place d'Youville par la porte *jeunesse* expliquera la recension des écrits sur la situation des jeunes (point 2.3). Nous en sommes rapidement venue à comprendre que la situation problématique débordait celle des jeunes pour concerner l'ensemble de la communauté¹.

La démarche que nous proposons s'appuie, dès le départ, sur trois postulats fondamentaux : l'intérêt de concevoir la situation comme complexe et de l'aborder comme une situation problématique à gérer plutôt qu'un problème à régler une fois pour toutes, que le projet est animé d'une intention d'action et de changement. Expliquons brièvement ces postulats.

D'abord, la problématique de la Place d'Youville est vue comme une situation complexe. Cette complexité s'explique par son contexte qui met en jeu un grand nombre d'acteurs qui interagissent selon des visions très différentes. Les jeunes sont, dans ce contexte, des acteurs parmi d'autres acteurs qui, entre jeunes, ne partagent pas nécessairement non plus la même vision des choses. Tous ces acteurs portent des enjeux économiques, politiques et sociaux importants.

On ne peut pas, raisonnablement, entretenir l'espoir d'obtenir de ces multiples acteurs un consensus sur une façon unique de définir la situation problématique, de l'expliquer et de la faire évoluer. On ne peut pas, non plus, prétendre pouvoir régler le problème. Les gens changent et les

¹ Ce qui explique aussi l'évolution du titre qui était lors de la demande de subvention, «*Des jeunes rassemblés dans les espaces publics de la ville de Québec, de l'errance à l'appropriation du territoire à l'intégration sociale*» vers le titre actuel: *Problématique de la Place d'Youville. Perspective d'*

problèmes demeurent parce que les enjeux transcendent les personnes. C'est ainsi qu'on préférera parler de «*situation problématique à gérer plutôt que de problème à résoudre*²».

Ce qui fait la richesse de cette situation, c'est la diversité: diversité des acteurs, diversité des visions, diversité des actions possibles. Cette diversité peut être vue comme porteuse d'initiatives de changement. Ainsi, si on peut concevoir qu'il existe des situations où les problèmes ne peuvent pas être définitivement éliminés ou réglés (pour donner des exemples, on ne pourra jamais complètement éliminer de la planète: la maladie, la drogue, la prostitution ou le tabac), nous pouvons envisager, dans ces situations complexes, des **pistes d'action** pour agir sur la situation qui fait problème plutôt que de penser régler le problème.

Ce qui précède permet d'anticiper la complexité de ce qui se passe à la Place d'Youville, du comment la place est à la fois génératrice de comportements en même temps qu'elle est affectée par les comportements de ses acteurs. Lorsqu'on interagit, on participe et lorsqu'on participe, on peut, forcément, déranger les enjeux des autres. L'action et l'interaction ne sont pas neutres. Il y a dans nos comportements quelque chose de réciproque et d'approximatif qui relève des visions que l'on porte. L'interaction, de son côté, ne se vit pas dans l'explicitation constante des visions et des interprétations qui nous inspirent et nous motivent. Mais le temps d'une recherche, il est possible de se donner les moyens de documenter les visions portées par les différents acteurs, non pour les justifier, pour les évaluer ou pour en juger la meilleure façon de voir mais pour soutenir l'action et, par le fait même, gérer la situation problématique. C'est là le projet de cette recherche-action.

Cette recherche n'est pas une recherche conventionnelle, elle ne pose pas de diagnostic sur le problème à résoudre et ne prescrit pas de solution pour le régler³. Ce n'est pas non plus une recherche sur les jeunes, la police, les émeutes. C'est une **recherche-action** qui porte des objectifs doubles, d'action et de recherche, une méthode d'intervention dans une démarche de recherche. Au plan de l'intervention, elle s'inscrit dans l'émergence de l'action en rapportant aux acteurs concernés les visions multiples qu'ils portent sur une même situation considérée comme problématique et leur propose un processus pour faire évoluer et ainsi gérer cette problématique. Il s'agit d'une démarche fondée sur l'idée d'*empowerment*⁴. La croyance générale est qu'on peut agir sur tout alors qu'en réalité on ne peut pas agir à la place des autres. Dans une perspective d'*empowerment*, l'occasion et les moyens d'agir sur une situation problématique sont justement donnés aux acteurs concernés pour qu'ils puissent agir sur ce qui leur fait problème.

² Schoonbroodt et Gélinas 1996.

³ Cette recherche n'a aucun lien avec aucune autre recherche ayant pu être faite sur cette problématique.

⁴ Nous préférons conserver le terme anglais, qui exprime plus exactement l'idée que nous voulons formuler, que ses traductions *appropriation et habilitation*.

Après avoir sommairement décrit l'historique du projet et son contexte, ce rapport se présente essentiellement comme un outil d'action. D'abord, on y justifie le choix méthodologique, précise les fondements de la méthodologie et les étapes de la démarche. Ensuite, on y rapporte les résultats: une diversité de visions sous la forme de six modèles construits à partir du matériel recueilli lors des entretiens avec les différents acteurs de la Place d'Youville. Finalement, ce matériel est proposé pour une délibération sur ce qui fait problème et faire apparaître les actions que les acteurs jugeront à propos d'entreprendre pour gérer la situation problématique selon un mode de délibération qui, lui aussi, est précisé.

CHAPITRE 1: HISTORIQUE DU PROJET

1.1 La genèse de la recherche-action

L'origine de cette recherche-action remonte à la fin de l'été 1996. C'est à ce moment en effet que nous élaborions un protocole de recherche sur le phénomène de l'itinérance à Québec⁵. Le projet visait à documenter les processus d'insertion et de désinsertion sociales (ce qui nous relie, nous délie, nous re-relie au social) et avait permis de distinguer les *itinérants* des *jeunes de la rue* et, dans un deuxième temps, de se questionner sur le phénomène relativement récent des *jeunes de la rue*, inscrits en rupture sociale et engagés dans un processus de désinsertion sociale. Simultanément à cette démarche, des événements violents se sont, une nouvelle fois, produits à la Place d'Youville à l'été 1996.

La croissance de l'itinérance et la montée des manifestations d'intolérance et de violence au centre-ville de Québec interpellent la santé publique tant sur des questions relatives à la sécurité dans les milieux de vie, l'intégration sociale et la marginalisation, les inégalités sociales que sur celles de la santé physique, mentale et sociale de ces clientèles engagées dans des processus de désinsertion sociale. Ce sont des hommes et des femmes, adultes, adolescents et mineurs, vivant des problématiques reliées à la santé mentale, la judiciarisation, la prostitution, la faim, le logement, les toxicomanies, très souvent des personnes gravement carencées au plan affectif, qui trouvent un contexte favorable à leur expression dans les événements survenant à la Place d'Youville.

1.2 Les événements à la Place d'Youville

La Place d'Youville⁶, dont le nom⁷ se rattache aux oeuvres dispensées par les Soeurs de la Charité de Québec, présentes dans cet arrondissement depuis 1849, est appelée dans l'usage courant *le Carré d'Youville*, par les Québécois, ou simplement, *le Carré*, par les jeunes.

⁵ Dufour Rose, CSPQ et Shirley Roy, UQAM *Filiation de parenté et désaffiliation sociale, le cas des itinérants de Québec*. Septembre 1996.

⁶ Afin d'être fidèle à l'expression utilisée par les participants, nous utiliserons indistinctement l'une et l'autre appellation de Place d'Youville et de Carré d'Youville.

⁷ La Ville a d'abord donné, en 1876, le nom d'Youville à la rue qui fait communiquer les rues Richelieu et Dauphine puis, en 1930, à l'espace situé entre les rues d'Aiguillon et Saint-Jean, s'étendant de la rue des Glacis à la rue d'Youville (Règlement 33V, 5 déc.). Ainsi nommée en mémoire de Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, veuve d'Youville, fondatrice des Soeurs grises de Montréal, d'où provenait Mère Marie-Anne Marcelle Mallet, fondatrice, en 1849, et première supérieure des Soeurs de la Charité de Québec. Les célébrations du 150^{ième} anniversaire

Ce lieu historique est d'abord écarté du plan de rénovation du centre-ville de Québec réalisé au début des années 60. De 1960 à 1985 ont lieu les aménagements de la colline parlementaire et de l'autoroute Dufferin-Montmorency. Ces transformations ont morcelé les quartiers Saint-Roch et Saint-Jean-Baptiste, entraînant la désertion du centre-ville de Québec au profit de la circulation de transit pour les autobus et les taxis. Abandonnée, sa rénovation sera amorcée en 1985 après que les concepteurs aient voulu lui redonner son caractère public, accueillir les promeneurs et l'adapter au mode de vie plus actuel et contemporain tourné vers le divertissement, la flânerie et la consommation⁸. En 1987, les travaux sont terminés⁹ mais la place est *dangereusement délabrée moins d'une année plus tard*¹⁰.

En 1987, année décrétée par l'UNESCO internationale des sans-abris, les médias s'intéressent aux jeunes qui «squattent» des édifices abandonnés pour dormir ou socialiser. Ce phénomène s'étend au moins à tout l'Occident. Ces jeunes se caractérisent par un esthétisme et des idéologies distinctes qui marquent leur appartenance aux groupes Punks, Freshs, Skinheads, Yos, etc, par leurs coiffures, leurs vêtements, leurs bottes, leurs accessoires, etc., pratiquent le *body piercing* et *squattent*, etc.. Les Skinheads, pour leur part, sont associés à des gestes gratuits de violence. À partir de 1988, les médias rapportent la présence d'une '*faune nocturne*' à la Place d'Youville et l'apparition de «gangs» de jeunes aux abords des fortifications et le long de la rue Saint-Jean. La place suscite un engouement et n'attire pas que les jeunes de la rue. Les adolescents et les jeunes d'ici et d'ailleurs s'y donnent rendez-vous, comme aussi différents groupes scolarisés et politisés, jeunes et moins jeunes, qui manifestent là leurs désaccords idéologiques et leurs revendications.

Les citoyens et les commerçants ont accusé le plan de réaménagement d'avoir créé une zone grise dans le secteur englobant les rues des Glacis, de la Place d'Youville et Richelieu, zone qu'ils appellent la *ruelle de New York*, y voyant un lieu propice à la délinquance¹¹.

Parallèlement, les organismes de charité de Québec signalent une augmentation de leur clientèle des jeunes de moins de 24 ans, en même temps que la presse attire l'attention sur l'importance croissante du phénomène de la drogue et de la prostitution chez les jeunes. La situation inquiète les autorités de la Ville de Québec. Au début des années 90, on estime la présence à environ deux à trois cents jeunes, selon les jours et les heures. Ils y passent la journée, certains, la nuit. Des fugueurs, jeunes mineurs sans abri, y sont retrouvés¹². Inquiétée par l'ampleur de la pratique du

viennent de débiter le 22 août, date d'arrivée de Mère Mallet à Québec. Voir, au sujet de cette célébration, Le Soleil du 22 août 1998.

⁸ Le Soleil, 18 avril 1992.

⁹ Lemieux, Le Soleil, 10 septembre 1987.

¹⁰ Lemieux, Le Soleil 19 juin 1988.

¹¹ Lemieux, Le Soleil, 19 juin 1988.

¹² Le Soleil, 24 juillet 1990.

squatting par les fugeurs, l'administration municipale de Québec suggère l'ouverture d'un centre de refuge. Le maire Jean-Paul L'Allier fait appel à l'implication des municipalités du Québec métropolitain pour une meilleure intégration des jeunes¹³.

À l'été 1996, la présence des jeunes est estimée à quelque cinq cents dans l'arrondissement de la Place d'Youville, provenant du Québec métropolitain, des banlieues et de la Rive Sud mais aussi de Sorel, de Drummonville, de la Côte-Nord et du Bas-Saint-Laurent, de Montréal ou de l'extérieur de la province. Ces jeunes y cherchent le plaisir, un refuge, de l'aide, de l'hébergement, etc.

Ces données, disponibles dans la presse, montrent une image dévalorisante des jeunes rassemblés dans les endroits publics, image que les médias entretiennent dès 1987, qualifiant ces jeunes *d'oiseaux dérangeants, de colonies de goélands-délinquants*, etc. C'est vers 1991 que les accrochages entre les commerçants se manifestent pour évoluer vers une guerre ouverte en 1993. La criminalité est déclarée en augmentation. La Place d'Youville est libellée plaque tournante de la vente de la drogue à Québec et Québec, capitale du PCP. S'ensuit un resserrement des interventions municipales et policières, un contrôle des activités et des comportements au Carré d'Youville et dans les autres lieux publics du centre-ville de Québec. Des événements violents éclatent. Des émeutes se produisent à la Saint-Jean-Baptiste en 1991, 1994, 1996 et 1997. Les jeunes sont tenus responsables et, finalement, la Ville de Québec décide d'appliquer une tolérance zéro à leur égard au printemps 1996.

Cette description forcément parcellaire des événements survenus au centre-ville de Québec s'inscrit dans un contexte social et économique précis, une époque où être jeune est sans homologie avec le passé. Avec le risque que comporte la simplification d'un contexte social avec lequel nous n'avons pas encore beaucoup de recul, nous résumerons quand même ce contexte global en cinq courts paragraphes parce qu'il ajoute un éclairage à la situation.

1.3 Être jeune en cette fin de millénaire

Être jeune dans les années 90 est, avons-nous écrit plus haut, sans homologie avec le passé. En effet, au milieu des années 90, la moitié de la population planétaire a moins de 20 ans¹⁴. Alors que la jeunesse était autrefois une période relativement courte entre la puberté et la vie adulte et active dans laquelle on entrait généralement par le mariage, aujourd'hui, il y a obligation d'être jeune pendant plusieurs années, que cela plaise ou non, parce que les jeunes sont privés d'une voie rapide vers l'âge adulte¹⁵. La jeunesse est devenu un état¹⁶. Il y a allongement de sa durée

¹³ Le Soleil, 31 juillet 1990.

¹⁴ Baker 1989.

¹⁵ Mayol 1996.

par l'abaissement de l'âge de puberté, l'augmentation de la durée des études et l'éloignement constant de l'entrée dans la vie active qui, elle, commande la responsabilité économique et familiale. De nos jours, l'entrée dans la vie active se fait entre 25 et 30 ans. «*La jeunesse est devenue un «no man's land» entre l'enfance et l'âge adulte, où l'on est culturellement intégré, socialisé, reconnu comme un consommateur mais exclu de la sphère de production*»¹⁷.

Au plan économique, pour les seules décennies 80 et 90, deux récessions se sont ajoutées aux effets de la mondialisation de l'économie qui avait déjà précarisé le marché de l'emploi et augmenté la pauvreté. Au plan familial, la situation n'est guère plus riche. On assiste à l'éclatement de la famille qui, elle, expérimente différentes formes de reconstitution. L'école, de son côté, n'est plus l'institution garante d'un emploi stable et rémunérateur. À ce sujet, les auteurs s'accordent à dire qu'être jeune aujourd'hui est plus complexe qu'autrefois. Cet âge pré-adulte n'est pas reconnu par la société qui accepte le jeune comme consommateur mais ne le reconnaît ni comme producteur, ni comme un citoyen capable de participer aux décisions sociales¹⁸. Cela signifie que la société contemporaine socialise ses jeunes de plus en plus vite et de plus en plus tôt, mais ne leur accorde pas de place dans le partage du travail et des ressources¹⁹. De leur côté, les jeunes se heurtent de plus en plus durement à l'autorité parce qu'ils jugent infantilisants les rapports que les adultes (parents, professeurs, médias, autorités municipales, etc.) entretiennent avec eux.

Ces jeunes présentent aussi, au plan sociologique, certaines caractéristiques qui les démarquent complètement des autres générations. Notamment, ils sont la première génération à avoir vécu l'expérience de la garde en dehors du foyer avec deux parents qui travaillent à l'extérieur; celle d'une société tournée vers la consommation comprenant même celle des services étatiques ; à avoir connu le divorce dans leur propre famille ou dans celle d'amis ou de connaissances; à être enfant unique ou enfant d'une famille peu nombreuse, monoparentale ou recomposée; à vivre le spectre des MTS et du SIDA, comme celle, non négligeable et banalisée, d'appartenir à une culture de jeunes où la drogue est une composante omniprésente. La jeunesse québécoise contemporaine appartient à la culture internationale des jeunes sur une planète devenue «village» dans un espace/temps cybernétique. Nous ne sommes jamais allés si loin au plan de l'imaginaire avec une technologie qui donne l'illusion de créer. Outils pour passer dans le virtuel: la drogue ou *se brancher*, les deux sont du même ordre. Cette génération de jeunes est sans aucune homologie avec le passé²⁰.

¹⁶ Rouleau-Berger 1994, 1995; Zoia et Visier 1996, Mayol 1996.

¹⁷ Mayol 1996.

¹⁸ Ibid

¹⁹ Ibidem

²⁰ Dufour 1994.

Toutes ces conditions entraînent des conséquences aux plans social et urbain. Les jeunes d'aujourd'hui se voient conférer un espace de liberté où les contraintes de la vie quotidienne restent limitées, puisqu'elles sont gérées par les générations précédentes. Cette liberté fait fructifier la convivialité des relations et l'intensité des rencontres²¹. Pour certains, en particulier ceux qui sont exclus de la famille, de l'école et du marché du travail, le dernier recours de socialisation se situe dans la rue²². Pour ceux-là, la rue est le lieu privilégié de la socialisation, de leur recherche d'identité et d'appartenance. Leurs activités dans ces lieux les montrent en rupture, engagés dans un processus d'exclusion et de désinsertion sociales. Mais la rue comporte ses dangers. S'y retrouvent des personnes qui tirent profit de la détresse des jeunes et de leur naïveté: vendeurs de drogues, proxénètes, délinquants, criminels et d'autres encore.

C'est avec cette compréhension et dans ce contexte que nous avons estimé pertinent le projet d'une recherche-action dans une perspective de santé publique. C'est d'abord une lettre d'intention, puis une demande formelle de subvention, qui ont été soumises pour financement à la Régie régionale de la santé et des services sociaux de Québec (RRSSS) dans le cadre de son programme de subvention en santé publique.

Dès la phase d'élaboration du projet, nous avons recherché des partenaires et des collaborations auprès d'acteurs directement concernés par cette problématique: la Ville de Québec, le CLSC Haute-Ville, la Maison Dauphine et le Projet Intervention-Prostitution de Québec. Dans sa formulation finale, le projet de recherche-action a pleinement rejoint les intérêts de ces acteurs qui l'ont formellement appuyé. Le projet a été subventionné par la RRSSS²³ et a débuté ses activités de terrain le 1er juillet 1997.

²¹ Meslet 1996:23.

²² Rouleau-Berger 1994.

²³ Projet de subvention en santé publique 1997-1998, projet 1997-18, RRSSS de Québec.

CHAPITRE 2: MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE ACTION

2.1 Argumentation du choix méthodologique

L'approche conventionnelle en recherche repose sur la conception que les phénomènes sociaux peuvent être étudiés par un chercheur, en dehors de leur contexte, à partir de données empiriques recueillies suivant une méthode rigoureuse et analysées à partir de cadres théoriques prédéfinis, retenus par le chercheur pour leur pertinence. La démarche scientifique consiste alors à analyser un phénomène particulier pour expliquer celui-ci en termes de relations de cause à effet, ces relations pouvant devenir de nouvelles connaissances qui, générées à partir d'un terrain particulier, peuvent être généralisées à d'autres contextes où le problème étudié existe. En Santé publique, la démarche scientifique privilégiée consiste à identifier des facteurs et des déterminants, voire une clientèle spécifique concernée par le problème, pour établir des liens causals. La connaissance théorique des relations entre les déterminants et les événements, étudiée à partir des données empiriques, est utilisée par des experts qui construisent des contenus et des plans d'intervention destinés à être implantés dans des contextes particuliers où le problème étudié existe.

Notre recherche ne s'inscrit pas dans cette perspective de recherche scientifique. Notre recherche-action vise à soutenir un processus 'd'empowerment' auprès des acteurs concernés. Dans ce sens, notre intention est de soutenir des acteurs dans leur propre prise en main des choix de gestion de changement dans la situation telle que vécue. Plutôt que de chercher à proposer aux acteurs une façon commune de voir et une façon optimale d'agir, il s'agit d'aider les acteurs à prendre du recul en prenant connaissance de la diversité des représentations qui coexistent sur la situation problématique. Cette prise de recul peut générer des idées nouvelles. Souvent, elle fait apparaître des solutions pertinentes et jusque là inédites aux acteurs concernés.

Le postulat de départ de ce choix repose sur une conception critique de la réalité. Nous sommes convaincue que l'interprétation des événements n'est pas étrangère aux individus qui la construisent. La position sociale, la scolarité, l'âge, les expériences, etc. de chaque personne influencent sa façon de percevoir, de comprendre et d'interpréter, de juger et d'agir. Le sens que l'on donne aux choses et aux événements qui nous entourent nous aide à nous adapter au contexte, nous restreint, nous conditionne, etc. C'est dans cette conception et mobilisée par des intentions d'action que, face aux événements de la Place d'Youville, il nous est apparu nécessaire de prendre le temps et les moyens pour étudier la diversité des visions par lesquelles les différents acteurs de la place construisent cette réalité. Le moyen dont dispose le chercheur pour atteindre cet objectif réside dans son choix méthodologique. D'abord, nous avons choisi de faire une recherche-action et, parmi les méthodologies disponibles dans ce type de recherche, nous avons retenu la Méthodologie du changement émergent.

La Méthodologie du changement émergent (MCE) est un modèle développé depuis une quinzaine d'années par deux professeurs-chercheurs québécois, professeurs à l'Université du Québec à Rimouski, Arthur Gélinas et Régent Fortin. C'est à la fois un cadre théorique et une méthode d'intervention et de recherche²⁵. Au plan théorique, la Méthodologie du changement émergent s'inspire de plusieurs auteurs dont la méthodologie des systèmes souples de Checkland²⁶ que Claux et Gélinas²⁷, Fortin et Gélinas²⁸ ont adaptée à l'éducation. Ce modèle a fait ses preuves dans plusieurs dossiers d'intervention et de recherche-action notamment dans les problématiques de violence²⁹, en éducation pour la santé dans le champ de la prévention des maladies cardio-vasculaires³⁰ et de la consommation du tabac³¹. Quatre raisons le rendent pertinent et particulièrement adapté pour intervenir sur des situations comme celles de la Place d'Youville.

(**Premièrement**, la pertinence d'aborder l'étude des événements du Carré d'Youville comme une problématique complexe plutôt qu'un problème. Tel qu'il a été expliqué plus haut, plusieurs raisons fondent ce choix : le grand nombre d'acteurs qui y agissent et interagissent selon des perspectives et des visions différentes; la multiplicité et la diversité des enjeux des acteurs et, enfin, l'impossibilité et la non-pertinence de chercher à obtenir un consensus tant sur la définition de ce qui fait problème que sur LA solution qui réglerait une fois pour toutes la situation.

4 **Deuxièmement**, l'intérêt d'envisager la complexité comme une richesse à exploiter plutôt qu'à réduire. La richesse repose sur la diversité présente, diversité des acteurs, des visions et des actions. Cette approche est particulièrement intéressante lorsque l'on peut considérer que l'interaction de la diversité, et non la somme des différentes opinions sur des solutions à implanter, est une richesse à exploiter. La stratégie utilisée consiste alors à rendre explicite les différents points de vue ou visions sur le problème, à en légitimer l'expression et à rechercher, avec les acteurs concernés, les multiples possibilités d'action qui émergent de cette diversité pour agir sur la situation problématique. La gestion de la diversité apparaît alors comme une approche adaptée pour des personnes qui veulent apprendre à gérer eux-mêmes la complexité des problèmes humains et sociaux.

²⁴ Gélinas et Fortin 1996; Gélinas 1995, 1996; Gagnon 1996; Gélinas et Schoonbroodt 1998-1999; Gélinas et al. 1992, 1996, 1997; Schoonbroodt 1991, 1996; Schoonbroodt et Gélinas 1994, 1996, 1997; Schoonbroodt et Bouchard 1997; Gélinas, Fortin et Schoonbroodt 1998.

²⁵ Gélinas 1992, 1995, 1996; Gagnon 1996; Schoonbroodt 1996.

²⁶ Checkland 1981.

²⁷ Claux et Gélinas 1983.

²⁸ Fortin et Gélinas 1984.

²⁹ Béliveau et Gagnon 1989.

³⁰ Gélinas et al. 1992.

³¹ Schoonbroodt et Gélinas 1996

- 5 **Troisièmement**, l'intention de changement que cette approche porte et qui repose sur une conception de «résolution» de problèmes complexes. Il existe des situations comme celle du Carré d'Youville qui méritent que nous développions une vision particulière de l'intervention. Devant une situation où l'on ne peut résoudre le problème une fois pour toutes, situation fréquente en Santé publique, mais où on ne peut la tolérer davantage, il est possible et souhaitable d'intervenir pour la faire évoluer. Nous parlons alors de gestion plutôt que de résolution de problèmes.
- 6 **Quatrièmement**, l'innovation qu'elle amène en supportant 'l'empowerment' des différents acteurs plutôt que leur désappropriation, comme le fait le plus souvent la recherche conventionnelle. L'action et les solutions appartiennent aux acteurs et non au chercheur. Le terme 'empowerment' est traduit par la notion de «*gestion appropriative*»³² qui se trouve défini comme «*un processus par lequel une personne, un groupe ou une collectivité prend conscience de la diversité de ses représentations, de ses enjeux, de ses ressources et contraintes pour les traduire en prise de décision sur leur devenir*». Concrètement, les auteurs parlent d'approche appropriative: «*(...) ce sont les individus concernés par le changement qui déterminent par eux-mêmes leurs besoins et qui cherchent à résoudre leurs propres problèmes avec créativité. Dans cette perspective, la participation des acteurs est fondamentale. Elle commence par la définition de ce qui fait problème pour eux. Elle n'est donc pas limitée à la détermination et à l'application des solutions*»³³.

2.2 Fondements méthodologiques de la MCE

En Méthodologie du changement émergent (MCE), la démarche est rigoureuse et méthodique, exigeant de l'analyste des habiletés spécifiques. S'inscrivant comme une approche au service des acteurs, le processus dans son ensemble considère les acteurs au centre de la production de sens et de la production des perspectives d'actions de changement. La démarche comprend quatre temps, ou étapes, relatifs aux différents processus fondamentaux qui agissent dans la gestion du changement : 1) exprimer comment on voit les choses, 2) constater comment on construit le sens qu'on leur donne et comment les autres, aussi, construisent du sens ; 3) explorer les différentes possibilités novatrices de voir les choses autrement, 4) décider des actions concrètes à mener.

Plus précisément,

(**Le premier temps** est celui où les acteurs concernés sont sollicités pour exprimer comment ils voient les choses. On l'appelle *la problémation*. Pour chaque situation d'intervention, il s'agit de commencer par prendre connaissance du contexte où cela se passe,

³² Gélinas et al. 1997.

³³ Fortin, Gélinas, Schoonbroodt 1998 : 5.

d'identifier qui est concerné par le problème et de comprendre comment les acteurs interagissent, quels sont les réseaux d'interactions humaines relatifs à la situation. Lorsque des acteurs sont identifiés, il s'agit de les rencontrer pour recueillir leurs constructions de sens donné à la situation et aux événements. Comme toute représentation est liée aux acteurs concernés, il importe de bien identifier, dans la situation réelle, les différentes personnes concernées par la problématique posée. Ce sont des acteurs significatifs, impliqués de façons diverses dans la gestion du problème et qui, de par leur situation et position sociales, portent des visions différentes sur la problématique, qu'il faut rencontrer. La position sociale, les intérêts personnels, l'expérience et les préoccupations font percevoir et interpréter différemment une même situation. Chaque personne est considérée comme un acteur social, intégrée dans un contexte d'interactions sociales et porteuse d'une vision particulière et relative.

(**Le deuxième temps** est celui de l'analyse et de l'organisation du matériel recueilli. Les entrevues terminées, le chercheur analyse les discours pour en dégager les éléments constitutifs de la problématique tels que formulés par les acteurs du milieu. C'est le travail de *la conceptualisation*. Le discours est considéré comme l'expression d'autant de problèmes identifiés par les acteurs que de perspectives et d'enjeux dans lesquels ceux-ci prennent sens pour eux. Ainsi, l'analyse des données porte sur des éléments issus du discours des participants qui traduisent la diversité des représentations donnant des significations différentes. L'analyse sert à construire, à partir des données d'entrevues, des ensembles logiques pour traduire, sans réduire, la diversité interprétative de la situation problématique. Cette activité s'appelle *la modélisation*. Les ensembles construits sont à prendre comme des instruments éphémères, relatifs à l'étude, ayant pour but de permettre aux acteurs concernés par l'action de changement d'affiner leurs analyses et de délibérer pour identifier les pistes d'actions de changement pertinentes pour eux.

(**Le troisième temps** est celui de *la délibération*. C'est le moment où les acteurs sont conviés à constater comment ils construisent du sens sur les choses, comment les autres acteurs concernés comme eux construisent aussi d'autres sens et d'explorer les possibilités novatrices de voir les choses autrement. Les ensembles proposés aux acteurs servent de base à l'activité de délibération. Cette activité a pour but de permettre aux participants, identifiés comme ayant un rôle de décision dans la gestion de la problématique, de prendre connaissance de la diversité des interprétations de cette problématique. Cette activité de prise de conscience de la diversité des visions et d'une certaine complexité dans la définition même de la situation problématique peut favoriser pour certains un recadrage, c'est-à-dire de considérer que l'on peut interpréter les choses différemment et sans en percevoir des contradictions, les différences étant dans les perspectives et non plus dans les opinions. Ainsi, les participants sont invités à regarder ces ensembles comme autant de lectures possibles de la situation.

Cette activité ne doit pas s'arrêter à une attitude contemplative de la diversité. Les ensembles construits par le chercheur sont des instruments pour soutenir la délibération et amorcer des perspectives de recadrage pour les participants. Ils ne sont donc pas des alternatives qu'il s'agit de comparer entre elles pour choisir la solution optimale. Ce sont des constructions sociales de la problématique qui contiennent, à l'intérieur d'elles-

mêmes, des perspectives d'action. L'exposition et la gestion de la diversité des visions du problème favorisent un élargissement de la conscience chez les participants en présence mais aussi placent les participants dans leur rôle décisionnel et ce, de façon collective. Le processus de gestion du problème peut être partagé entre les différents acteurs sociaux en présence. Il se traduit par l'identification des changements souhaités et réalisables et la mise en acte des projets de changement.

(**Finalemment, le quatrième temps** est celui qui ouvre sur les décisions d'actions concrètes à mener pour changer la situation prévalante. Il s'agit de la *contextualisation*. Cette étape découle de la précédente, mais s'en distingue dans le fait qu'elle correspond à l'établissement formel des pistes d'actions concrètes que les participants décident de faire. Les actions à entreprendre sont identifiées et retenues selon des critères de réalisme, d'efficacité, d'efficience et de pertinence. Énoncées en quatre verbes actifs, les étapes se résument en: exprimer, constater, explorer et décider.

2.3 Démarche réalisée à la Place d'Youville

Partant de ces référents, autant conceptuels que points d'ancrages méthodologiques, nous avons pour notre part, opérationnalisé la démarche de notre recherche-action en trois temps : un premier temps de collecte de données, un second temps d'analyse des données et d'organisation du matériel utile pour des fins de délibération entre des acteurs concernés et un troisième temps à venir, celui de la délibération.

2.3.1 Collecte des données: les acteurs explicitent leurs points de vue

Cette étape vise un double objectif de recherche et d'intervention, celui de cerner la diversité des représentations, des enjeux et des façons d'interpréter ce qui fait problème par les acteurs concernés et celui de les soutenir dans leur potentiel d'action. En aucun moment, il ne fallait, par notre démarche, désapproprier les acteurs de leurs connaissances et de leurs préoccupations. En ce sens, c'est une démarche de construction avec le milieu bien plus qu'une étude sur le milieu. À tout moment dans cette étape, nous avons été près des gens, connectée au terrain et constamment préoccupée par l'évolution de leur construction.

Pour satisfaire aux exigences de la méthode, il importait d'identifier la diversité des acteurs significatifs, impliqués dans la situation problématique et qui, de par leur situation et leur position sociales, pouvaient avoir des visions différentes. En effet, selon que l'on est un jeune, un citoyen, un commerçant, un policier de l'unité Macadam³⁴, le maire, un résident du quartier, un

³⁴ Cet anagramme désigne l'unité policière chargée d'assurer la surveillance et le maintien de l'ordre à la Place d'Youville. Le terme tient d'évidence son origine du recouvrement de la chaussée dans ce secteur qui est fait de macadam. Par association, les jeunes sont désignés comme des *fleurs de macadam*, par analogie à la mauvaise herbe qui pousse en bordure ou au travers du macadam.

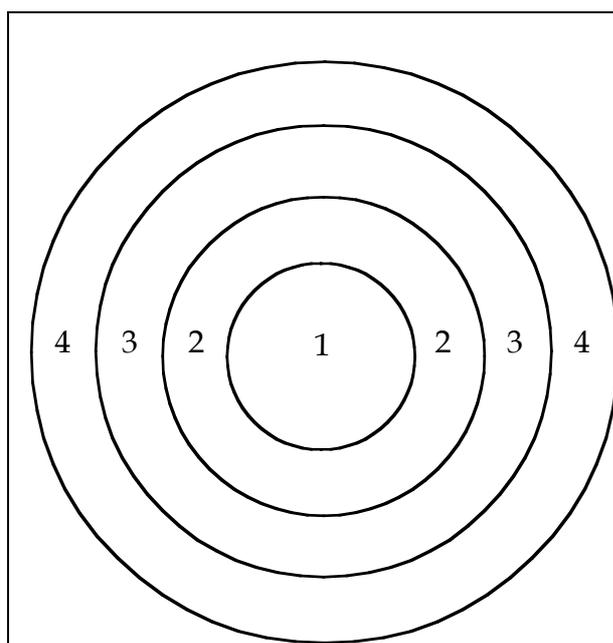
intervenant auprès des jeunes, une mère de famille ou un parent, un enseignant, un fonctionnaire de la municipalité, un travailleur dans le quartier, un visiteur ou un touriste, etc., on a des préoccupations bien différentes.

Les activités sur le terrain ont commencé le 1^{er} juillet 1997. Les mois de juillet et d'août ont été consacrés à la prise de contact et à la familiarisation avec le milieu par l'observation active à la Place d'Youville et au centre-ville de Québec. Cette dernière consistait à observer les rythmes selon les endroits, à identifier les différents groupes d'acteurs et les lieux de fréquentation dans la ville, à circuler et à observer les rapports et les relations entre les acteurs, les interactions entre les jeunes et les policiers, les commerçants, les citoyens, les touristes, les parents, etc., à se faire voir et à établir des contacts.

Les entretiens pour la collecte des données ont débuté le 9 septembre 1997 et se sont poursuivis jusqu'au 4 mars 1998. Une première liste de personnes a été élaborée pour constituer un noyau central composé d'acteurs directs sur la Place d'Youville. S'y est ajoutée une stratégie «boule de neige» où chaque acteur a pu élargir le cercle en désignant des personnes jugées indispensables à rencontrer pour la compréhension du problème. Au fur et à mesure que nous prenions conscience de la complexité de la situation, nous augmentions et élargissions les réseaux des personnes à rencontrer. Dans le même sens, nos partenaires (CLSC-Haute-ville, Maison Dauphine, PIPQ) ont agi en intermédiaires avec les Tables de concertation auxquelles ils participent pour annoncer le projet et mobiliser les principaux intervenants et interlocuteurs institutionnels, communautaires et municipaux. Ils ont aussi assuré un lien structural avec les jeunes et facilité leur rencontre.

Au total, nous avons rencontré 205 personnes qui peuvent être identifiées à 4 types principaux d'acteurs qui, de façon différente, participent à la vie de la place. Les acteurs de la zone 1 sont ceux qui agissent sur la Place d'Youville même, par exemple des commerçants, des résidents du quartier, des fonctionnaires et travailleurs des édifices de la place, des jeunes, des policiers de l'unité Macadam, des travailleurs de rue, des musiciens, etc. Ceux de la zone 2 sont ceux qui ont à voir avec les acteurs de la zone 1, par exemple des coordonnateurs d'intervenants-es, des lieutenants responsables de l'unité Macadam, des parents, etc. Les acteurs de la zone 3 sont ceux qui ont de l'influence sur les deux premiers, par exemple le maire de Québec, le chef de police, les associations de commerçants, les regroupements de jeunes, etc. Finalement, les acteurs de la zone 4 sont concernés aussi mais se situent plus en périphérie, ne possédant ni la position ni les moyens d'intervenir directement sur la situation, par exemple un membre d'un conseil de quartier périphérique, un résident d'un autre quartier, un curé, un enseignant, etc.

SCHÉMA 1: ZONES D'ACTION À LA PLACE D'YOUVILLE SELON LE RÔLE DES ACTEURS



- Zone 1: Ceux qui agissent à Place d'Youville
- Zone 2: Ceux qui ont à voir avec ceux de la zone 1
- Zone 3: Ceux qui ont de l'influence sur les deux premiers
- Zone 4: Ceux qui sont en périphérie

Nous avons rencontré et réalisé une entrevue avec 53 personnes pour la zone 1; 14 personnes pour la zone 2; 92 personnes pour la zone 3 et 46 personnes pour la zone 4. Ces différents acteurs ont été conviés à une entrevue non directive de type constructiviste. Concrètement, ils étaient invités à nous parler de la Place d'Youville « *C'est quoi pour vous le Carré d'Youville ?* » Par une écoute active et ouverte, nous les aidions à réfléchir sur la situation, pour qu'ils identifient ce qui, dans la situation vécue, fait problème pour eux. Nous les questionnions sur le *pour quoi* cela leur fait problème, c'est-à-dire sur ce qui, d'après eux, leur fait voir la situation comme ils la voient « *qu'est-ce qui fait problème pour vous?* » et « *en quoi cela vous fait-il problème?* ». Ces personnes étaient invitées à se questionner sur leurs propres représentations, à décrire leur propre façon de comprendre les choses et les enjeux qu'ils défendent.

Nous avons cherché à comprendre comment les acteurs perçoivent la situation, comment ils interprètent leur réel et construisent du sens sur la situation. Pour faire image, disons qu'il s'agissait plus de se mettre dans leur tête que dans leurs souliers, en considérant chacune de ces personnes comme un acteur social, intégré dans un contexte d'interactions sociales. Cette activité est centrale et déterminante dans notre recherche. Elle légitime les acteurs à identifier le problème, à tenter de le cerner, à amener de la diversité dans les visions de ce problème avant d'identifier par la suite des actions souhaitables et réalisables à entreprendre.

Nous avons donné à toutes les personnes interviewées l'assurance de l'anonymat de leur entretien, lors des 125 entrevues individuelles, en groupes formels (comme un conseil d'administration) et collectifs informels (comme un groupe communautaire). Personne n'a refusé de nous rencontrer. Le projet a suscité énormément d'intérêt si l'on en juge par la durée des entretiens qui, souvent, ont dû être interrompus lorsqu'ils dépassaient deux heures. Des notes étaient prises pendant l'entrevue qui était reconstituée et écrite dans les heures suivantes. Dans quelques cas, l'entretien a été enregistré sur bande audio puis retranscrit mot à mot. Ces transcriptions constituent une banque de données de 3271 pages.

2.3.2 Analyse des données et organisation du matériel

La démarche d'analyse des données s'inscrit dans la même perspective que les entrevues. En effet, fondé sur la conception que la perception des choses est subjective, lié aux personnes qui observent mais aussi influencé par le réseau social dans lequel la personne évolue (intersubjective), un même événement n'est pas vécu comme un problème par tout le monde. Une situation comme celle du Carré d'Youville fait appel à de multiples interprétations, opinions, sens différents, selon la valeur qui est accordée aux phénomènes. Il s'agissait dès lors d'identifier les différents éléments qui font problèmes pour les acteurs rencontrés, de les considérer comme des objets construits par ces derniers et de les mettre en relation avec la diversité des modes de perception de la réalité de la Place d'Youville.

À partir de l'ensemble des notes d'entrevues (l'analyse des discours ne prend pas en compte l'identité des acteurs), le chercheur commence par se laisser imprégner par la diversité des points de vue qui émerge dans ces discours, en faisant fi de ses propres enjeux et schèmes interprétatifs. Il s'agit de travailler méthodiquement pour dégager du discours les cadres interprétatifs des acteurs concernés par la problématique, et non de faire parler les données à partir des cadres interprétatifs du chercheur. Les cadres interprétatifs s'expriment au travers des représentations portées sur la situation, des visions mais aussi par les enjeux des personnes. Mettre en évidence les visions sert à comprendre en quoi un événement ou un comportement peut faire problème dans une perspective et non dans une autre.

Les données analysées sont ensuite organisées en ensembles logiques. Ces ensembles sont présentés autour d'une vision organisatrice (il y en a six dans cette recherche), ses représentations et ses enjeux, ainsi que les éléments qui font problème dans cette perspective. Chaque ensemble en particulier est une facette de la problématique et l'ensemble des six ensembles logiques réunis forment la problématique telle que vue par les acteurs eux-mêmes.

CHAPITRE 3: UNE PLACE, SIX VISIONS, PLUSIEURS ENJEUX

Nous l'avons répété, entrer dans la problématique de la Place d'Youville, c'est chercher à comprendre comment les acteurs construisent du sens sur la situation, sans réduire la complexité liée à la multiplicité des perspectives et des enjeux. Selon les discours tenus par les 205 personnes interviewées, la Place d'Youville est vue simultanément comme une place publique, une place attractive, une place marchande, une place symbolique, une place de transition et une place vide de sens.

SCHÉMA 2: DIVERSITÉ DES VISIONS DE LA PLACE D'YOUVILLE

PLACE PUBLIQUE

Ces six grandes visions sont autant de façons de voir, de perspectives, de façons de se représenter la Place d'Youville. À partir de cette compréhension des représentations et des enjeux, il est possible de comprendre les problèmes qui sont vécus par les acteurs dans la situation. Nous avons cherché à maintenir la relation significative pour les acteurs entre leurs représentations, les enjeux et ce qui fait problème pour eux, comme le veut la méthodologie, sans vouloir juger à leur place de la pertinence de ceux-ci. Nous tentons de ne jamais polariser les discours. Aucune vision n'a plus d'intérêt que d'autres. Au contraire, nous favorisons l'expression de la diversité parce que c'est elle qui traduit le mieux la complexité de la situation sur laquelle nous travaillons. De même, cette démarche méthodologique permet d'aborder la diversité sans vouloir retracer de façon personnalisée des extraits des discours. Ce n'est pas la personne interviewée qui est intéressante à ce niveau d'analyse, mais plutôt la richesse de ses représentations et la traduction des enjeux qui participent activement à construire du sens sur la situation. Dès lors, les acteurs qui ont participé aux entrevues et qui lisent ce document n'ont pas à rechercher si, comme personne, ils sont présents dans la formulation qui est faite. Ils sont plutôt invités à examiner si leurs visions et leur compréhension de la situation de la Place d'Youville sont présentes dans l'ensemble des données relatives à la construction de la problématique. Le matériel offert est une

organisation suivant la règle de la logique pure : si on voit les choses d'une certaine façon, si on porte tel enjeu, il est logique de concevoir tels événements ou comportements comme tels problèmes.

Comment lire la prochaine section pour garantir le respect de la complexité (recherchée) de la problématique de la Place d'Youville ? Nous avons organisé la présentation du matériel autour des six grandes visions. Chacune est une façon particulière de se représenter la situation de la place. Autour des six visions, nous avons dégagé les représentations et les enjeux particuliers exprimés. Nous avons enrichi le texte en l'illustrant par des extraits des notes d'entrevues du chercheur. Ces extraits sont écrits en italique dans le texte. Nous avons, pour chaque vision, dégagé les problèmes qui s'y rattachent selon la perception des acteurs. Le lecteur découvrira le contenu de cette partie en tâchant constamment de considérer la lecture d'une vision en regard des autres visions sans chercher ni à opposer les différences et, encore moins, à les réduire à une seule vision. Entrons dans la compréhension de cette complexité en prenant connaissance de la diversité des points de vue sur la Place d'Youville, en conservant la globalité du phénomène, en saisissant la complexité sous-jacente de la situation et en essayant d'identifier des perspectives d'actions.

Il ne faut pas chercher à identifier une façon meilleure de voir la situation, ni essayer de les intégrer dans une super-perspective qui les engloberait toutes. Le faire détruirait la complexité de la situation et anéantirait le potentiel de changement que cette diversité porte. Au contraire, il faut laisser interagir la présence simultanée de ces diverses visions. Ensemble, elles expriment la complexité sociale vécue à la Place d'Youville. Dans le même sens d'ailleurs, rares sont les acteurs qui pourront se situer dans une seule vision. Généralement, on partage, à des degrés divers, plusieurs visions simultanément.

Au cours de cette prise de conscience élargie de la complexité de la situation, certains points de vue peuvent interpeller le lecteur, parce qu'ils apparaissent inédits mais pertinents, parce qu'ils surprennent par leur étrangeté mais sont intéressants, parce qu'on n'y avait tout simplement pas pensé. Peut-être que ces façons différentes de voir peuvent agir et faciliter un recadrage de la situation. C'est-à-dire que même si la situation reste inchangée, ce qui se modifie chez la personne, c'est le sens accordé à la situation par ses éléments concrets. On peut ainsi modifier le point de vue selon lequel la situation est vécue, modifier le contexte conceptuel et/ou émotionnel d'une situation. Ces modifications de sens peuvent avoir des incidences sur les choix stratégiques d'intervention, car ceux-ci aussi sont influencés par nos définitions du problème.

S'approprier le matériel signifie que, comme acteur social, ou comme groupe d'acteurs sociaux, on se laisse interpeller par ce matériel. L'ensemble de ce matériel est utilisé comme un instrument d'analyse de notre réalité sociale et/ou professionnelle. On analyse les visions et les pratiques à partir d'éléments dégagés de ce matériel pour leur pertinence.

3.1 Le Carré d'Youville vu comme une place publique

Ce qui caractérise cette vision, que nous nommons, place publique à travers laquelle certains acteurs perçoivent les réalités sociales de la Place d'Youville, c'est la dimension collective. Les acteurs parlent de la place comme d'«*un espace qui appartient à tout le monde. Un espace accessible à tous*³⁵». La Place d'Youville «*C'est une place publique dans le vrai sens du mot. C'est un creuset de société. Toutes les classes de la société passent par là, à un moment donné, les gens qui vont au restaurant, les snobs, les gens de culture qui vont aux deux théâtres, les sans-abri, les adolescents, les jeunes rejetés, les non rejetés, les résidents, c'est un laboratoire de société*» «*C'est une place éminemment publique. Elle fait partie de l'espace collectif où l'ensemble des citoyens de l'agglomération se sentent tout-à-fait chez eux, plus chez eux même que dans un parc ou que dans l'espace résidentiel où ils seraient vite considérés comme intrus et surveillés*» «*Toutes les voies d'autobus majeures passent par là, ce qui donne à ce lieu un rôle particulier dans la structure de l'espace public collectif, le rend plus public encore*». Une multitude de personnes la fréquentent, c'est un espace collectif où l'ensemble des citoyens se sentent chez eux. C'est un lieu fréquenté autant par les gens de la place que par des étrangers, des touristes, des Québécois en visite, etc.

Dans cette vision publique, le Carré d'Youville répond à plusieurs fonctions, depuis la fonction officielle jusqu'à tout ce qui relève du collectif, du communautaire et de l'informel. Le Carré d'Youville joue un rôle important dans la vie des citoyens de Québec, au plan régional et comme capitale nationale. Les activités qui s'y déroulent, les événements qui s'y passent et les comportements des personnes sont vus au profit de la collectivité associée à une vision du caractère citadin par opposition à des manifestations que l'on pourrait voir en milieu rural ou campagnard. Ce qui s'y passe n'a donc rien de secret et témoigne d'urbanité. C'est public, puisque toujours manifesté en présence de témoins, et c'est urbain, puisque dans un contexte de ville. «*Ce qui se passe à la Place d'Youville est un phénomène urbain et public. Urbain, cela ne peut pas être rural parce que le milieu rural prend les individus en charge. Non prises en charge, ces personnes viennent en ville. C'est un phénomène public, qui se produit dans des lieux publics, de rassemblement public*».

Dans cette perspective d'urbanité, d'autres acteurs associent étroitement l'aspect esthétique et architectural à cette dimension publique de la Place d'Youville. «*Québec n'a qu'une seule place publique et c'est celle-là*» «*C'est le plus beau lieu de Québec, la plus belle place dans un milieu urbain*». La place est vue comme un lieu de «*pierres et de monuments*» qui appartient à la communauté. «*C'est une richesse collective, un bien commun, qui n'appartient à personne en particulier ni à aucun groupe déterminé. Le Carré d'Youville fait partie d'un patrimoine collectif. Tout le monde doit y avoir accès*» Pour certaines personnes, cette dimension publique et communautaire est importante à respecter, notamment face à l'évolution des modes de vie des

³⁵ Dans les cas où nous avons jugé nécessaire d'ajouter une précision pour la compréhension du texte, celle-ci est indiquée entre des crochets.

citoyens telle qu'ils la perçoivent. *«Dans une société dite de loisirs et dans un contexte où augmente sans cesse le nombre de personnes sans travail et sans emploi, de plus en plus de personnes sont sur la rue et occupent les espaces publics disponibles de la ville. La Place d'Youville est un de ces espaces. Sur ce plan, la place est un succès car elle est très fréquentée. Surtout, il faut veiller à conserver cette fréquentation».*

De ces différents discours, ce qui ressort dans leurs perceptions du Carré d'Youville, c'est la notion de bien collectif, de communauté associée aux perceptions urbanistiques d'une place centrale dans la ville. Les gens souhaitent que le Carré d'Youville soit un bien et un lieu collectifs, une place accessible à tous, où chaque individu, selon son âge, ses fonctions, ses intérêts y trouve sa place de citoyen à part entière. La reconnaissance de l'hétérogénéité et de la diversité des personnes, mais aussi la variété et la complexité des situations et des événements, font partie des caractères citadins reconnus à cette place. Garantir au citoyen cet espace de vie collective devient un enjeu majeur pour certains acteurs, qui en voient même une raison sociale vitale pour tous.

4 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...

Dès lors, dans cette vision, ce qui fait problème pour ces personnes, c'est lorsque la place perd son caractère public, ou encore que certains de ses aspects publics ne sont plus ou ne peuvent plus être respectés. Plusieurs événements ou situations font problème pour ces personnes car ils reflètent cette préoccupation de l'accessibilité de la place, menacée ou perdue à cause de certains enjeux, de certaines attitudes et comportements des occupants ou encore parce que des décisions politiques et sociales ont eu comme conséquence de ne plus favoriser l'accès de la place à tous. *«À Québec, il y a peu de lieux communs de socialisation, des lieux publics de rencontre, des marchés. Avant, le Carré d'Youville était un marché. Cela n'existe plus des espaces de rencontre, sauf les cafés ou des espaces de socialisation temporaires. Il y a une coupure entre les vieux et les jeunes. Avant, il y avait une transmission de connaissance entre les vieux et les jeunes. Maintenant les vieux sont dans des centres d'accueil et les jeunes dans les bars. Les vieux pourraient profiter du dynamisme des jeunes et les jeunes des connaissances des vieux. Les lieux qui unissent le monde sont aussi ceux qui les divisent»* *«À Québec, on ne tolère pas le flânage des jeunes dans les lieux publics. Les vieux, c'est ça qu'ils font aussi, flâner, errer. Ils [les vieux] auraient pu choisir la Place d'Youville. Ils ont préféré les centres d'achat parce que c'est chauffé. Ils n'en sont pas expulsés parce qu'ils sont des consommateurs payants»* *«Les jeunes sont chassés du Carré d'Youville par la police. Ils le sont aussi des parcs par les parents, par les personnes âgées. Les ados éloignent les petits enfants des parcs. Quand il y a 3-4 ados dans un parc, les parents ne veulent pas y envoyer leurs petits. Il y a une crainte vis-à-vis des ados. Il y en a des endroits pour les ados mais ils en sont chassés. Ils [les jeunes] se font chasser des parcs, des centres d'achat, des cours d'école. Ils se font exclure des centres communautaires. Ils dérangent. Ils parlent fort.»* *«Les jeunes ne peuvent pas avoir de contact entre eux et avec les vieux. On ne peut pas faire d'attroupement avec les autres jeunes alors, c'est quoi être jeune si ce n'est pas de se tenir en gang? C'est normal quand on est jeune de se tenir en gang et ils nous*

divisent, ils nous chassent» «Il y a une intolérance des adultes envers les jeunes, il faut trouver des lieux pour les jeunes, trouver des loisirs pour les jeunes, les occuper pour prévenir la délinquance. Comment redonner une place aux jeunes? Les jeunes aussi sont un facteur d'insécurité: leur regroupement, le taxage dans la rue, le vandalisme, la drogue. La Ville doit intervenir en leur donnant une place mais, d'autre part, les jeunes n'ont pas le droit de s'accaparer d'un lieu public plus que d'autres, il faut trouver une façon de cohabiter, d'améliorer les rapports intergénérationnels»

Ce qui fait problème, c'est lorsque l'utilisation des lieux est entièrement décidée par quelques acteurs pour l'ensemble de la communauté. *«C'est les commerçants qui décident» «C'est la Ville qui décide toute seule».*

Pour d'autres, ce qui fait problème est relié à l'aménagement de la place. *«Il y a là confusion des genres. C'est un carrefour dont on voudrait faire une place publique. Un truc pour les autobus, un carrefour pour les véhicules, une entrée et sortie pour le stationnement, un espace en relation avec les cafés-terrasses, une patinoire, un secteur de mise en valeur, etc.» «Il y a tellement de choses sur cette place. C'est un truc pour les autobus, un carrefour pour les véhicules, une entrée et sortie de stationnement, un espace de relation avec les cafés-terrasses, une patinoire, un secteur de mise en valeur. C'est pas une place publique, c'est véritablement un carrefour. Quand on aménage un carrefour en place publique, ça ne marche pas. Il faut aménager un carrefour comme un carrefour et une place comme une place».*

Ensuite, ce qui fait problème dans cette vision des choses, c'est lorsque le citoyen perd sa place, soit parce qu'il ne s'y sent plus à l'aise ou qu'il ne trouve plus sa place comme citoyen. *«Ma mère qui a 86 ans n'y a plus sa place. Elle n'a pas d'intérêt pour y aller».* On peut perdre sa place comme on peut aussi être empêché d'y aller. Ainsi, ce qui ne va plus pour certains acteurs concernés *«c'est lorsque la Ville a déplacé les jeunes dans des endroits plus tolérables [pour elle] dans des endroits qui ne sont pas considérés joyaux du patrimoine».* Ayant perdu cette place, *«le message des jeunes au Carré d'Youville c'est: on veut avoir notre place dans la ville, on veut avoir une place de citoyen à part entière et la Ville répond: non, vous êtes trop différents, on va vous imposer notre vision et on va vous organiser. Vous n'êtes pas rentables, on vous refuse le statut de citoyen.»* Une des conséquences pour les acteurs qui perçoivent ces événements dans cette perspective, c'est que *«les jeunes n'ont pas de place pour se regrouper».* *«À Québec, il n'y a plus de place de rassemblement pour les jeunes» « Les jeunes de 15-20 ans, n'ont pas d'autres places que la rue, et s'ils y vont, ils se font embarquer par la police» «La perception de départ de la Ville, de la police, des commerçants, des citoyens, c'est que les jeunes sont nuisibles. Alors à partir de cette perception négative sur les jeunes, nous ne leur faisons pas de place. Donc les jeunes n'ont pas de place dans la ville».* Il y a toutefois un aspect positif à ces événements. *«Le côté positif de ce qui s'est passé au Carré d'Youville depuis 1996, c'est de nous avoir fait prendre conscience qu'on avait oublié de s'occuper des jeunes. On avait oublié de se mettre ensemble pour jouer notre rôle commun d'adulte, d'éducateur».*

Dans cette vision, ce qui fait problème encore, c'est le fait que certains acteurs s'approprient la place au détriment des autres par leurs comportements, leurs enjeux. L'accès à la place est alors vécu comme limité, voire interdit à certaines personnes. Le problème est «*qu'aucun groupe en particulier ne doit se l'approprier, elle appartient à tous*». «*Les jeunes accaparent la place publique. C'est difficile de les déloger. C'est un fait, c'est pas un préjugé ça*». Dans cette compréhension, ce n'est plus seulement le regroupement de *jeunes* qui fait problème mais également leurs attitudes. «*Qu'ils ne prennent pas toute la place, qu'ils ne prennent pas un air menaçant*». Dans le même sens, les jeunes ne sont pas les seuls à s'approprier ce territoire. D'autres acteurs sont aussi désignés. «*Cette fois-là, les adultes avaient pris d'assaut le Carré d'Youville, les jeunes en réaction ont attaqué le parlement qui est le symbole de ce à quoi les adultes tiennent*» «*La Place d'Youville c'est une petite place riche, c'est réservé aux touristes*». «*Les commerçants veulent aseptiser la place*». «*C'est la puissance des commerçants*». Ce qui fait problème, c'est la *présence forte et visible* de la police. «*Le problème c'est que la police envahit et occupe la place d'Youville depuis le mois d'avril jusqu'à l'automne*» «*Des fois, c'était ridicule: il y avait plus de polices que de monde ordinaire*» «*Les commerçants veulent se l'approprier et la police est leur instrument de force*».

Ce qui fait encore problème, c'est lorsqu'au nom d'intérêts collectifs, pour le bien-être et la sécurité des citoyens, l'application sans discernement de certains règlements et de certaines stratégies conduisent à ne plus respecter la dimension collective et publique de la place. L'application du règlement tient en partie à l'interprétation qui est faite à la fois de la personne et de son comportement. «*C'est interdit de flâner sur cette place et elle est publique ?*» «*C'est même interdit de s'asseoir par terre [alors qu'ailleurs c'est une pratique courante comme aux arrêts d'autobus, à la polyvalente, au Cégep, partout, les jeunes s'asseoient par terre] et la police donne des contraventions pour ça! Elle se sert de la situation pour montrer qu'elle est capable de gérer la sécurité publique*» «*Ce ne sont pas juste les 'Punks' qui se font écoeurer, ce sont tous les jeunes depuis l'émeute de 96*» «*Les étudiants qui ont occupé la Banque Nationale pour dénoncer la richesse des banques et la politique de régression en vue de payer la dette ont été arrêtés. Il y a eu 42 arrestations avec comme jugement: interdit de se tenir au Carré d'Youville. Qu'est-ce que le Carré d'Youville a à faire avec le fait d'occuper la Banque? Ces étudiants du Cégep et de l'Université sont pacifiques et ne veulent que défendre un projet de société autre que le projet néo-libéraliste. C'est très important qu'il y ait des espaces de débats pour fonder un projet collectif, un projet de société autre que le projet néo-libéraliste où il n'y a que l'enjeu du capital au détriment des personnes et de leur réalisation*» «*C'est un harcèlement de la police. En juin elle annonçait qu'elle avait donné 700 contraventions pour flânage, attroupement, pour êtres assis par terre, pour un vêtement illégal, pas le droit d'être là, etc. Sortir les jeunes du Carré était une stratégie de nettoyage*» «*La police considère que la sécurité publique dépend entièrement d'elle. Tout n'est pas du ressort de la police en matière de sécurité publique. Les milieux doivent se prendre en main, devenir des acteurs il y a beaucoup de monde qui s'intéresse à la sécurité publique à Québec. Beaucoup d'organismes ont développé des activités ou des recherches autour de cela. Il y a environ 57 organismes qui font des activités pour la sécurité et ce nombre n'inclut pas les comités de citoyens, les ministères. Quelqu'un a noté la diversité des points de vue des acteurs sur la sécurité dans un quartier. Par exemple, pour la police, une ville*

sécuritaire c'est une ville sans crime. Pour le Conseil de quartier, c'est un quartier où il y a un sentiment d'appartenance chez les gens. Pour un autre, ce sera autre chose.»

Enfin, ce qui fait problème aussi, ce sont les comportements de certaines personnes qui n'apparaissent pas adaptés à la perception d'une place publique. *«Ce n'est pas une plage, on ne peut pas tolérer là que les gens soient torse nu, étendus comme sur une plage ou que des filles se promènent en bikini» «Ce n'est pas un gymnase, ce n'est pas un centre récréatif de banlieue, c'est l'histoire et l'image qu'on a à préserver» «D'un côté de la porte Saint-Jean, il y a des bars sur la rue d'Auteuil et la Place d'Youville de l'autre côté, les gens vont s'installer [sur le parapet], ils ont un beau panorama. Ils festoient, probablement qu'ils prennent un coup, se cherchent un petit coin noir, s'en vont faire leurs choses là ... urinent sur les portes, sur les bancs, ils font même d'autres choses sur les portes ... c'est la nuit.. ils lancent et cassent des bouteilles» «Ils pissent sur le débarcadère du palais Montcalm» «Cela sent tellement l'urine près des portes [Kent, St-Jean, St-Louis] que l'été, il faut les faire laver à l'eau de Javel tous les matins. Ils brisent, volent ou cassent, font du vandalisme. On trouve des seringues, chose qu'on ne ramassait pas il y a cinq ans» «Le problème, c'est la consommation de drogues au vu et au su de tout le monde» «Il y a des jeunes qui font du 'skate' et ils t'accrochent presque la tête. C'est beau de dire que les jeunes doivent avoir leur place mais ... qu'est-ce qu'on fait? Il faut partager la place mais les jeunes en prennent large. C'est ça le problème aussi, et c'est difficile de les déloger ensuite» «Les résidents se plaignent quand il y a des ados dans les parcs. Il y a du bruit, du trafic de drogue qui apparaît aussitôt qu'il y a des ados. Les gens ont une crainte de la vente de la drogue et de la criminalité qui tourne autour des ados.»*

3.2 Le Carré d'Youville vu comme une place attractive

Vision qui coexiste avec celle d'être une place publique, les gens parlent de l'attraction exercée par la Place d'Youville. Cette place est vue comme un lieu qui exerce une certaine fascination sur les citoyens, un lieu de catharsis sociale. Son pôle attractif agit un peu comme *«un lampadaire sur les papillons la nuit»*. C'est une place irrésistible. Cette caractéristique d'attraction est exprimée autant par son pôle positif de convivialité, de fête et de spectacle, que par son pôle négatif, la répulsion qu'elle peut aussi provoquer. Ainsi, dans cette perspective, plusieurs représentations coexistent et font que la Place d'Youville est vue comme une scène où se joue une diversité de manifestations.

La Place d'Youville *«est le plus beau lieu de Québec, un lieu de fête attrayant, convivial»*. La vie urbaine, le mouvement, les activités attirent les gens *«C'est un lieu vivant, plein de vie, la vie de Québec»*. Au Carré d'Youville, ça bouge et ça attire. *«C'est un lieu vivant, coloré, attrayant, captivant à cause de son aspect underground qui sollicite l'imagination, qui nous sort de l'ordinaire et du quotidien»* *«C'est un lieu qui favorise les rencontres où la diversité est nécessaire et intéressante»* *«C'est un lieu qui exerce une grande attraction sur les jeunes qui en ont fait un lieu d'appartenance, un lieu de regroupement»* *«Cette place est un pôle d'attraction régional, provincial et international, un centre d'entertainment comme il en existe dans toutes les grandes villes»*.

Au Carré d'Youville, les citoyens recherchent le plaisir. *«Tous ceux qui la fréquentent y cherchent et y trouvent le plaisir: pour le maire, le plaisir de sa ville belle pour les touristes; pour le citoyen, le plaisir de profiter du lieu; pour le commerçant, le plaisir de voir ses affaires prospérer; pour le jeune, le plaisir de retrouver d'autres jeunes, d'être entre eux et en gang; pour les touristes, le plaisir de visiter un lieu caractéristique»*.

La polarité de l'attraction s'exprime au travers d'une grande diversité d'activités et d'enjeux sociaux différents. À leur façon, les acteurs expriment leurs tensions. Ceci crée et/ou maintient une attraction et une fascination sur les gens. *«Vivante, la place a ses saisons et ses rythmes. Elle est différente selon l'heure, le jour et la nuit, selon la saison. C'est l'été qui nous préoccupe»* *«À la Saint-Jean-Baptiste, c'est comme un lieu de carnaval dont la fonction est de renverser les rôles une fois par année pour que le peuple échappe à la tension et reprenne ainsi possession du pouvoir sur leur vie pour tous les autres jours où cela leur est refusé»* *«Historiquement, il s'est toujours tenu là des manifestations, il y a toujours eu des batailles. La Place d'Youville, c'était aussi historiquement un lieu de défense de la ville. C'est un point chaud de la ville, une piste de spectacle, un grand théâtre, une scène naturelle avec ses gradins et son centre dégagé mais aussi un lieu de compétition car tout le monde veut s'accaparer cette place»* *«C'est un lieu dont tous veulent s'accaparer, qui inspire un engouement pour y défier et confronter la police»* *«C'est attirant pour les jeunes, épeurant pour les parents qui ont peur que leurs enfants s'y laissent attirer. C'est un lieu captivant parce que lieu aussi de contestation et de revendication»*.

La configuration de la place et son architecture évoquent, pour certains, l'image d'une scène où se déroulent des spectacles, des manifestations. Sur la *scène*, il y a des acteurs qui se donnent en spectacle et des spectateurs. *«Les spectateurs contribuent, leur présence donne de l'importance aux acteurs»*. Si certains spectacles sont organisés et planifiés, d'autres sont davantage improvisés et spontanés. Dans les discours entendus auprès des personnes rencontrées, différentes représentations traduisent la diversité des manifestations et activités qui s'y déroulent.

- 7 La représentation d'un **théâtre** où le Carré d'Youville est la **scène** où se manifeste la fête, le spectacle d'ordre culturel. C'est attrayant. C'est convivial. Il y a de la musique, des gens passent et s'arrêtent. C'est exotique. C'est aussi un théâtre d'un autre genre: *«Le Carré d'Youville, c'est le théâtre des problèmes sociaux vécus par les jeunes mais aussi par des adultes face aux évolutions de la société» «Le Carré, c'est une vitrine pour les jeunes qui expriment là leur différence, leur dissidence et leur originalité» «C'est un lieu d'expression culturelle, d'expression des valeurs, une place où l'on peut se donner de la visibilité, un lieu d'expression du désarroi»*
- 8 La représentation d'une **arène** où le Carré d'Youville est la **scène** où s'expriment des conflits, de l'adversité, de la compétition. Il y a des combats, on règle des comptes. *«Ce n'est pas à la fête qu'ils vont, c'est au combat» «C'est une cible choisie pour sa richesse, un lieu de sécurité qui peut aussi être pris d'assaut, pris en otage, où peut se fomenter une révolution»*
- 9 La représentation d'un **stade** où le Carré d'Youville est la **scène** où s'exerce une certaine activité physique et sportive. On s'adonne à des activités, en plein air et en public, comme le *skate-board* ou le patin dans un décor où l'interaction sociale est importante et recherchée.
- 10 La représentation d'une **agora** où le Carré d'Youville est la **scène** où s'expriment des débats. C'est une tribune publique où, de façon informelle, des gens se retrouvent pour échanger, se parler, s'informer, etc. *«C'est un lieu clos comme l'amphithéâtre grec, une agora où on faisait des discours, un lieu stratégique de par sa situation géographique où l'on trouve ce que l'on cherche»*. Dans ce sens, le Carré d'Youville est le lieu où les gens se rassemblent, se rencontrent, *«un espace de liberté et une tribune d'expression publique, politique et démocratique» «comme anciennement on le faisait sur le parvis de l'église»*, un lieu où convergent la culture, les mouvements, les citoyens de l'endroit. C'est un point central, *«un lieu qui a l'effet d'une Mecque, un lieu où tout le monde se rassemble, veut aller, un lieu de coexistence. Si tu veux avoir quelque chose, savoir quelque chose ou rejoindre quelqu'un, c'est là la place.»*

Dans cette perspective attractive, quelle que soit l'image qui traduit la représentation portée sur le Carré d'Youville, un enjeu social important s'exprime. C'est là que ça se passe! La place représente un lieu d'ancrage à une culture et à des *habitus*, un point d'attache significatif pour beaucoup de citoyens et pour les gens de passage, mais aussi une tribune d'expression et de catharsis de la diversité des réalités sociales, avec toute leur charge émotive qui fascine ou qui inquiète. Les gens expriment un besoin de sentir qu'il existe autour d'eux une forme d'organisation sociale, sans que celle-ci ne soit obligatoirement et continuellement planifiée et structurée. Un cadre dans lequel ils sentent qu'ils peuvent évoluer, exprimer, observer et écouter,

de façon à rester connectés sur le monde avoisinant. Cette dimension sociale, plus ou moins organisée, porte l'empreinte d'une vitalité culturelle nécessaire aux yeux de certains Québécois pour réguler des tensions positives comme négatives, inhérentes à la vie collective.

3.2.1 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...

Dans cette perspective, ce qui fait problème, c'est tout ce qui compromet ou menace la perception d'attraction et de fascination de la place. L'attractivité de la place est mise en péril lorsqu'il y a un déséquilibre vers le pôle négatif, celui-ci dominant le pôle positif. Les acteurs ne reconnaissent plus, à ce moment, l'attraction comme une dimension positive régulant les relations sociales urbaines. Ce qui fait problème, c'est lorsque la situation dégénère et que la violence prend toute la place. À ce moment, c'est la polarisation excessive qui est perçue par les gens et qui fait problème. La place perd son caractère d'équilibre. Plusieurs polarisations excessives existent.

L'attraction de la place est compromise et menacée pour des raisons de sécurité publique, par le traitement et l'utilisation médiatiques des personnes et des événements qui concourent à la fois à la production d'événements, par la stigmatisation de certaines personnes ou certains groupes, par la gestion qui est faite des événements et des manifestations qui s'y produisent, que ceux-ci soient planifiés ou spontanés, par l'aménagement et la gestion des lieux.

Il y a problème, lorsque certaines activités ne respectent plus les lieux, abîment, détruisent le site.
«On se fait voler nos luminaires, des luminaires qui valent assez chers ... les gens viennent de nuit, volent et cassent. On a des ampoules qui donnent un éclairage d'ambiance la nuit, on se fait voler les ampoules ... L'occasion fait le larron, s'il y a quelque chose à voler, on se le fait voler tôt ou tard. Les bancs, il faut qu'ils soient boulonnés, les vitres on se les fait casser régulièrement ... on retrouve beaucoup de verre, depuis quelques années on retrouve beaucoup de seringues»
«Il y a là dedans un problème de sécurité des visiteurs et de sécurité des installations».

Pour favoriser socialement les expressions, des règles de jeu sont nécessaires. Dès lors, pour certains acteurs, il y a problème lorsque les règles du jeu social ne sont plus respectées. «Les voyous savent que la police ne peut pas se défendre et ils les harcèlent jusqu'à ce qu'ils [les policiers] enragent» «Y'a pas de marge de manoeuvre pour les policiers. Ils doivent mettre de l'ordre. Les jeunes leur tirent des bouteilles et ils ne peuvent rien faire» «Entre les jeunes et la police, il y a quelque chose de similaire à la guerre des gangs dans les cours d'école. Les policiers sont jeunes. Donc c'est une guerre de jeunes contre d'autres jeunes, les chromés d'un bord et les pouilleux, de l'autre» «Le problème, c'est l'engouement de confronter la police» «Ces gens ne s'en vont pas à la fête, ils s'en vont au combat» «Il y a une façon aussi d'interpeller les gens ... je vous dirais que certains n'ont pas toujours le doigté ou que des fois ils se font plaisir» «On a beaucoup d'exhibitionnisme, on a beaucoup de gens qui traînent sur les rues, on a de la consommation d'alcool ... à la limite de la prostitution» «Les personnes âgées chialent après les jeunes. Il y a un conflit intergénérationnel»

Ce qui fait problème aussi, c'est lorsque les règles, l'encadrement des lieux et des activités sont tellement sous contrôle qu'il n'y a plus de latitude et de place pour la liberté d'expression, l'improvisation, le droit de parole, la liberté d'opinion, de manifestation et de contestation. «*On récupère le plastique, le verre, le métal et on tasse les humains. Ce qui se vit présentement, ce que les jeunes ressentent, comment ils perçoivent les choses, eux qui sont les porteurs des idées nouvelles, des nouveaux choix à faire, ils n'ont pas le droit d'être à la Place d'Youville de mai à octobre. Plus le droit d'être sur la place publique [] Pour le recyclage, il faut classer les objets à recycler dans le bon côté du bac, les verres à droite, le métal à gauche. C'est comme si les jeunes au Carré d'Youville n'étaient pas du bon côté du bac ... tassez-vous*»

Certains autres expliquent que ce qui fait problème est relié à l'organisation des loisirs communautaires des jeunes à Québec. «*L'inactivité des jeunes, c'est une bombe*» «*La Commission de la Capitale n'a pas le mandat de planifier des aires de récréation pour les jeunes. La Ville aussi n'a pas de mandat de planifier des aires de récréation. Des espaces d'amusement, ça se planifie en banlieue, pas en ville*». Certains autres voient le problème dans l'absence de loisirs pour certains groupes de jeunes. «*Nous n'avons pas de programme organisé pour les jeunes adultes*». Pour d'autres, ce sont les jeunes qui ne veulent pas s'inscrire à des loisirs organisés. «*Les jeunes, même s'ils ont vingt ans, se retrouvent entre amis, ils ont besoin d'être entre eux plutôt que d'animateurs*» «*La Ville gère les équipements de loisirs, les bâtiments. Elle n'a pas à définir les activités pour chacun des groupes clientèles. Elle s'en remet au milieu*» «*L'âge d'or a plus les moyens que les jeunes, elle est plus organisée que les jeunes. Les jeunes n'ont pas de pouvoir. C'est certain que c'est plus facile pour les personnes âgées d'obtenir des locaux de la Ville ou du curé parce qu'elles ne font pas de bruit, pas de problème de vandalisme ... mais les jeunes ont aussi leurs torts*» «*Il est de plus en plus difficile de trouver des bénévoles adultes qui ont le goût de s'occuper des adolescents ... ils s'impliquent dans des activités pour les petits ou pour les personnes âgées. Anciennement, il y avait des centres de loisirs privés, des patros, des scouts pour s'occuper des jeunes, des adolescents ... il y en a de moins en moins ... il reste juste le Patro-Rocamadour*».

Ce qui fait problème aussi, c'est dans la perception de la sécurité publique, lorsque certains acteurs se sentent agressés par les modes d'expression. «*Les citoyens ont peur des jeunes. Ils [les jeunes] parlent fort. Les citoyens disent qu'ils se passent de la drogue. Les citoyens âgés ont peur à cause de la présence des jeunes*» «*Juste à cause de notre linge, quand on traverse la rue, j'entends les portes se barrer ... ça me fait drôle*» «*Le phénomène de taxage, c'est vrai. Une citoyenne l'a vécu. Elle a dit: je l'ai bien vu le couteau quand le jeune m'a dit: donne-moi de l'argent ou tu ne traverseras pas la rue. C'est pas des préjugés ça, c'est la réalité*» «*Personne ne sait comment s'y prendre pour vraiment cohabiter avec les jeunes. Le problème de la cohabitation des jeunes, ce n'est pas seulement dans les quartiers centraux, c'est partout. Ils n'ont pas de place pour eux et c'est une réalité présente autant dans la périphérie, Neufchatel, Duberger, Les Saules, Lebourgneuf qu'à Québec* » «*On a dit que cela n'avait pas été une manifestation préparée mais spontanée. J'en doute. ... j'ai vu se rassembler entre 80 et 100 personnes tranquillement et vers 10 ou 11 heures, ils sont partis silencieusement. Ce n'était pas improvisé et ce n'était pas des jeunes de la rue ...* » «*Dès que la police voit des jeunes colorés,*

elle leur cherche du trouble, les carte³⁶ plusieurs fois par jour pour les harasser: T'a pas de dossier, tu vas finir par en avoir un. Elle les fouille illégalement: l'identité des policiers est souvent dissimulée, ils vont dans les apparts sans mandat. Dans l'ascenseur du Parc Victoria, il n'y a pas de caméra et les policiers en profitent pour les bousculer, les fesser».

Un autre élément de déséquilibre dans la perception des gens, c'est la polarisation consécutive aux actions stigmatisantes de certains acteurs. La stigmatisation de certaines personnes, de certains groupes, de certains événements fait problème. Dans un autre enjeu que celui de vouloir projeter une image valorisante de Québec, ce qui fait problème ici, c'est l'incidence de ces pratiques sur les perceptions d'équilibre de la place et notamment sur son caractère attractif. Concernant les événements, des citoyens perçoivent, à juste titre ou non, que cet abus de médiatiser uniquement les émeutes et les problèmes de la place induit un sentiment d'insécurité dans la population, voire d'intolérance vis-à-vis de certains acteurs, alors que pour eux, la réalité est la diversité des gens et des manifestations qui se déroulent sur la place. *«Une grosse part de responsabilité doit être donnée aux médias parce qu'ils donnent tellement d'importance à ces jeunes. Ils leur demandent à la veille de la Saint-Jean: Ferez-vous une émeute?»*. Concernant les personnes et les groupes, il y aurait, à tort ou à raison, des préjugés défavorables à l'égard de la police *«C'est comme les préjugés avec la police, sur 500 policiers, par exemple, il y en a peut-être 50 de pourris mais on pense qu'ils sont tous pourris. Pourtant ce n'est pas le cas. C'est ça les préjugés»*. *«Le policier n'est pas conscient de son importance»*. *«Le problème de la police c'est que les policiers sont trop jeunes. Ils se pensent forts avec leur péteux»* *«Pourquoi on n'a pas au Carré d'Youville, plutôt qu'une police répressive, une police touristique? Les policiers [au Carré d'Youville] auraient toujours dû être en civil et se comporter avec tolérance»* *«La police est intervenue à la Place d'Youville pour faire respecter l'ordre. Il y a aussi des policiers sympathiques»* *«Malheureusement quand ils enlèvent leurs uniformes, ils le gardent dans la tête»* *«La plupart de la police a le préjugé que les jeunes sont des pouilleux»* *«La police a carté tout le monde [les jeunes] et fouillé tout le monde. Cet été [allusion à l'été 1997], la police photographiait les jeunes un à un et leur demandait leurs cartes. Les jeunes auraient pu refuser mais ils se sont laissé faire, ils ne le savaient pas. Ils sont pacifiques, naïfs. Les jeunes sont tous identifiés à la police. Elle met tous les jeunes dans le même sac alors qu'elle en cherche deux ou trois bien identifiés»*.

La stigmatisation des jeunes conduirait à ne plus distinguer le droit à la liberté d'opinion et à la liberté d'expression de la transgression de la loi ou du règlement. *«Il y a eu dépolitisation de l'occupation de la Banque Nationale pour en faire un acte de délinquance»* *«Je ne parle pas de considérer les jeunes comme des idoles. Ce sont des gens capables de s'organiser. Les projets tout faits, prêts à porter, ils les refusent. Ils veulent participer à la mise en forme, ils ne veulent pas être juste consultés»*. Il y a aussi un manque de discernement vis-à-vis certains comportements des jeunes comme un mélange entre délinquance et différence, délinquance et adolescence. *«Les jeunes de la rue ne sont pas des délinquants, s'ils font des vols c'est ponctuel.*

³⁶ Expression qui signifie que la police vérifie les cartes d'identité des jeunes.

Ils ne sont pas structurés délinquants. Si un jeune de la rue veut devenir prostitué ou criminel, il sort du milieu de la rue parce qu'être prostitué ou criminel demande la protection d'un réseau. Erreur terrible. On les criminalise alors qu'ils ne sont pas structurés criminels, ils ne vont pas chercher vengeance, ils n'organisent rien. Ils sont stigmatisés criminels». Certains acteurs relèvent des conséquences problématiques comme participer, sans le savoir et surtout sans le vouloir, à peut-être créer des contrevenants: «Nos jeunes, nos adolescents, qui ne font que s'amuser, ils ne sont pas des délinquants, ni des jeunes de la rue. Ils se font avertir par la police et reviennent à la maison, injustement inquiétés et culpabilisés. Ils se sentent comme des contrevenants, ce qu'ils ne sont pas. Ils sont injustement traités. J'ai peur, je suis inquiète pour eux. Si cela contribuait à en faire qu'ils deviennent des contrevenants justement?» «Quand on est rendu à faire la promotion de la jeunesse, c'est qu'il y a un problème. Ce n'est pas un danger public un jeune» « On est un problème pour la société! On n'est pas un problème, on a des problèmes, c'est différent. »

Enfin, certains acteurs conservent leur attraction pour la place, mais ce qui fait problème pour eux, c'est lorsque certains acteurs ou comportements d'acteurs induisent une interdiction de vivre son plaisir sur la place, de se manifester. «Pour la police, le Carré d'Youville symbolise un carrefour d'activités illégales et de personnes dont les comportements sont à réprimer» «Il y a vraiment une exagération: les jeunes ont été évacués et interdits pendant un certain temps de se retrouver au Carré d'Youville, sur la rue St-Jean. La tolérance zéro est excessive et des jeunes ont été arrêtés avec excès de vigueur» «La Ville a déplacé de force, avec la coercition, en utilisant son pouvoir de façon sauvage. Il y a deux façons de déplacer: créer d'autres lieux, agréables, attirants pour les jeunes. Ne pas les cacher derrière les taudis, le faire de façon civilisée ou leur rendre la vie tellement impossible que les jeunes n'ont pas le choix de s'en aller. C'est cette voie que la Ville a choisie».

3.3 Le Carré d'Youville vu comme une place marchande

La Place d'Youville vue comme une place marchande traduit la vision d'un lieu d'échanges et de trocs économiques, financiers et professionnels. Sous cet éclairage, elle est vue comme un lieu où se transigent de l'argent, des biens et des services et aussi un lieu de productivité. Dans cette perspective, les gens expriment la valeur marchande de la place, un territoire porteur d'enjeux économiques importants. Selon les termes utilisés par les acteurs eux-mêmes: «*La Place d'Youville, c'est un lieu d'échange et de commerce. C'est, avec le Vieux-Québec, le levier économique de toute la région, le poumon économique, son navire amiral*» «*Il y a là un étalage capitaliste, c'est un lieu de consommation par excellence*» «*C'est un lieu de richesse*» «*C'est un espace financier à investir*».

Le Carré d'Youville répond aux lois de l'offre et de la demande: circulent, sur cette place, de l'argent, des produits et des services mais aussi des travailleurs et des clients. Il y a des échanges: achat-vente, information-communication, produits-services, etc. Cette circulation est vue comme un système, un engrenage qui, pour fonctionner, a besoin d'être bien huilé. Comme tout système économique, il faut agir et réagir pour faire tourner la machine. Les règlements, d'ordre civil ou autre, sont vus comme des moyens pour faciliter et assurer le bon fonctionnement du système économique.

Parmi les activités économiques qui s'y déroulent, le tourisme apparaît comme une valeur marchande importante à exploiter. Tout est organisé pour attirer les touristes et les faire consommer: l'hôtellerie, la restauration, les activités culturelles, le commerce, etc. ; «*Toute la trame actuelle de développement de Québec, c'est le touristique*» «*La vocation que la ville s'est donnée, c'est le tourisme*» «*L'industrie touristique représente 4 millions de touristes par année. C'est plus que la population de la région. C'est un poids important dans une ville qui est en décroissance de sa population* » «*Les touristes, c'est la crème sur le gâteau, plus il y a de touristes, plus il y a de crème. La Ville a voulu faire la paix pour les touristes*».

Lorsque l'on s'arrête aux activités économiques de la place, on peut constater que les activités légales coexistent à côté d'autres types d'activités à caractère économique aussi, mais illégales et clandestines, tels la prostitution et le marché des drogues. Toutes ces activités sont porteuses d'enjeux économiques importants, répondant à une même loi d'offre et de demande tout en suivant des règles de jeux différentes. Ainsi, le Carré d'Youville apparaît comme un milieu de diversité: diversité des transactions et des '*transacteurs*'. Des contrastes s'y côtoient et parfois aussi s'opposent. La richesse côtoie la pauvreté. On y développe des moyens de transport, des restaurants, des services d'ordre public, etc., mais aussi des œuvres de charité comme la distribution de la soupe populaire, des refuges et des gîtes des logements à prix modique, etc. Des transactions officielles et des transactions clandestines, comme le travail déclaré et le travail au noir, la vente de produits légaux et illégaux; la quête, la prostitution, la criminalité, etc. Tout cela se passe au Carré d'Youville. Une forme d'économie sociale coexiste avec une économie marchande traditionnelle et avec une économie illégale. Les règles qui les régissent l'une et l'autre diffèrent et parfois se confrontent. Dans ce contexte, l'exclusion d'un système

économique peut, par voie de conséquence, conduire à l'autre. Par exemple, « *Les jeunes sont faibles et faciles à berner. Les criminels ont beau jeu* » « *Si des jeunes font parfois des commissions de drogues en servant d'intermédiaires entre les pushers et les clients, c'est qu'à défaut d'être capables d'obtenir un travail, le rôle de commissionnaire, c'est peut-être leur gagne-pain* ».

Même si on observe une diversité dans les activités et parmi les acteurs, il apparaît un commun dénominateur dans cette vision: celui de l'enjeu économique et la valeur marchande de la place, de la rentabilité et de la recherche du profit. Dans cette perspective, tout ce qui peut favoriser le développement de la valeur marchande de la place se trouve privilégié. Ainsi, selon les règles du jeu que les acteurs se donnent, le troc et les échanges se diversifient. Les personnes sont vues comme des instruments potentiels du développement et de la croissance économique de la place.

5 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...

Dans cette perspective de troc et d'échange, porteuse principalement d'enjeux économiques, ce qui fait problème, c'est lorsque l'engrenage du système ne tourne plus rond, ralentit ou bloque parce qu'un grain de sable s'est infiltré dans un des chaînons. Plusieurs types de grains de sable peuvent être vus comme néfastes au système, liés aux acteurs et/ou aux comportements, mais aussi à la confrontation d'enjeux différents.

Ainsi, ce qui fait problème, c'est lorsque certains comportements des gens sont vus comme des facteurs défavorisant le développement économique de la place. Par exemple, certaines comportements freinent la valeur marchande importante, le tourisme. « *Le Carré d'Youville, c'est un trait d'union entre la fonction résidentielle du Vieux-Québec et la vocation touristique. C'est un défi de tout instant que de consolider ces deux fonctions. L'aménagement de la Place d'Youville avait pour intention de faire une grande place publique, sans vocation précise. Cette grande place est devenue un vide et la nature humaine a horreur du vide ... elle cherche à remplir le vide ... alors les jeunes ont occupé la place. Les tensions entre les commerçants et ces occupants ont commencé avec les rénovations du Capitole et du Palais Montcalm. Avant ces rénovations, l'endroit était peu fréquenté par les touristes et la population. Alors les jeunes occupaient le Carré d'Youville et cela ne dérangeait personne. À partir de ces rénovations, les jeunes ont commencé à être confrontés avec d'autres groupes dans l'occupation de la place qui, avec son environnement, est devenue un lieu prestigieux* » « *À Québec la saison estivale est courte. Au mois de mai, s'il fait 28 degrés, les bedaines vont sortir, les culottes courtes vont sortir, les T-shirts, n'importe quoi ... ça sort! S'il fait beau, les caisses de bière arrivent tout de suite* » « *On a beaucoup d'exhibitionnisme, on a beaucoup de gens qui traînent sur les rues, on a de la consommation d'alcool ... à la limite, de la prostitution* » « *Si tu vas dans un parc et qu'il y a 20 clochards couchés sur des bancs ou qui se font des maisons de papier ... c'est peut-être moins intéressant pour les visiteurs* » « *La quête ça écoeure* » « *Ce sont les touristes et les gens des banlieues qui donnent aux quêteurs comme à des goélands, il faudrait les éduquer à ne pas donner* » « *Nous sommes nos plus grands ennemis, les payeurs de taxe veulent se coucher ... il y a*

un couvre-feu à 11 heures» «Avons-nous réalisé que le tourisme augmente la prostitution?» «Ils vendent leurs services, les filles peuvent faire partie d'agences d'escorte, elles accompagnent et vendent aussi leurs services. C'est de la prostitution contrôlée par un 'pimp'.» «Elles consomment des drogues, vont au Hilton et ailleurs. Leur travail est contrôlé par des bandes criminalisées».

Ce qui fait problème aussi, c'est lorsque certains acteurs définissent unilatéralement les lois du marché et, par conséquent, empêchent ou veulent empêcher d'autres personnes de vivre du troc sur la place comme les vendeurs marginaux, les amuseurs publics, les musiciens, etc. *«La vente sur la rue, les amuseurs publics, les musiciens dans la rue, les artisans, c'est le même problème que les jeunes» «C'est instructif pour les touristes de voir des jeunes tendre la main et dire: As-tu 25 sous à me donner pour que j'aie manger. Cela fait peur. S'ils donnent, qu'est-ce qui va arriver? S'ils ne donnent pas, ils se demandent aussi ce qui va arriver. Moi je circule avec ma femme et lorsqu'il y a des jeunes qui quêtent, je leur dis: Aie, sacre ton camp. C'est pas long pour moi. C'est la même chose quand on voyage. Lorsque nous sommes dans d'autres pays et que des gens tendent la main devant nous, c'est insécurisant. On est ailleurs. On ne connaît pas les réactions. On se demande, si je donne qu'est-ce qui va arriver? À Québec, c'est pareil, c'est pas évident de voir ces jeunes. Ils ont les cheveux de couleur, un anneau dans le nez, ils sont habillés avec des chaînes» «C'est la même chose avec les vendeurs de 'hot dogs, bières, etc. ... toute vente en dehors des établissements des commerçants contrarie les commerçants, propriétaires de bar, etc. Ils ont le sentiment de perdre quelque chose. Leurs salles sont pleines et ils pensent que quelque chose leur est enlevé. Si c'est pas eux autres qui le vendent, ils pensent que ça leur est enlevé».*

Dans le même sens, pour certains, la situation fait aussi problème lorsque la recherche du profit à court terme l'emporte sur toute autre considération. *«À Québec, la notion de touriste vise celui qui va coucher au Hilton et qui a 150\$ à déboursier pour une chambre d'hôtel. On vise le touriste de la quarantaine et de la cinquantaine. On écarte toutes les infrastructures d'accueil pour les familles et les jeunes. Il y a une contradiction importante. La ville se veut une destination touristique importante et il n'y a rien pour accueillir les jeunes. On oublie de développer des services d'accueil pour les différents types de clients car l'objectif est de rentabiliser l'industrie touristique dans le haut de gamme. C'est un grand manque. Il faut accueillir les familles et les jeunes sans faire de ségrégation avec le portefeuille».*

Lorsque la raison économique et le désir du profit amènent des acteurs à ne plus respecter ni accepter d'autres enjeux sociaux que des enjeux économiques, cela fait problème. *«Nous les commerçants nous payons des taxes à l'année longue. Place aux commerçants d'abord» «C'est sûr que c'est bien de protéger l'industrie du tourisme mais de là à tout exclure au nom du tourisme, c'est exagéré et c'est de la provocation. La Ville veut une ville propre, clean pour le touriste» «Le poids des commerçants c'est l'élément déterminant dans le développement des orientations de la ville de Québec. Le poids des commerçants est disproportionné par rapport à celui des citoyens» «Il y a une sensibilité lorsqu'on parle du Carré d'Youville pour un contrôle plus concerté et plus vigilant car tous les touristes vont au Carré d'Youville, tous.» «Les*

commerçants et la Ville ont la perception que les jeunes sont nuisibles, ne sont pas rentables, n'ont pas d'argent pour consommer. Mais ce sont aussi les adultes de demain» «Le Carré d'Youville appartient aux marchands et aux touristes mais quand mai arrive, arrivent aussi les sacs à dos. La solution, c'est d'occuper la place. Ce qu'il faut, c'est amener les gens âgés, eux ils magasinent, ils viennent manger».

Ce qui fait problème lorsque les enjeux économiques des acteurs dominant sur toutes les autres formes de décision ou toutes les autres formes de comportement, c'est la réduction de la réalité à la seule raison économique, celle aussi qui fait tendre à l'unicité et à la conformité. Cette réduction est d'autant plus vécue comme un problème que tous les acteurs ne partagent pas les mêmes enjeux. *«Les jeunes refusent d'être seulement consommateurs de services, ils veulent participer à la vie de Québec » «La relation des commerçants avec les jeunes est triple: leurs produits s'adressent à eux, ils embauchent des jeunes qui ont un secondaire V et qui sont bilingues dans leurs restaurants, l'hôtellerie, leurs boutiques, mais ils chassent ceux qu'ils ne considèrent pas rentables» «Les commerçants s'adressent aux touristes mais les produits qu'ils vendent sollicitent les jeunes à la consommation et ce sont les jeunes qui donnent la vitalité à la ville de Québec » «C'est une minorité qui veut reprendre le contrôle du site pour en faire un site touristique».*

Enfin, lorsque l'ambition économique finit par tuer le développement économique lui-même, des conséquences non négligeables peuvent devenir problème. Pour donner un exemple : *«Le Carré d'Youville est [devenu] une patente à vendeurs du temple. C'est un spaghetti d'intérêts, une multitude d'intervenants: urbanistes, police, propriétés de la ville, commerçants, etc. Vouloir satisfaire tous ces gens-là demande de la vision, sinon on se fait charrier. Un exemple de ça, c'est le kiosque placé au Carré d'Youville. C'est la solution de Salomon. Pourquoi ne pas permettre les planches à machin en plein centre quand il n'y a pas d'événements spéciaux et laisser aussi la place s'animer d'elle-même?».*

Toujours dans la perspective économique, ce qui fait problème c'est la morphologie de la place, mais d'une façon différente que celle évoquée dans la vision de place publique, qui aurait une influence sur la fréquentation des établissements adjacents. *«Le Carré d'Youville a un problème parce qu'il oblige à monter vers le stationnement, monter vers le Palais Montcalm, monter vers le Parlement. Monter c'est difficile, la place est en pente, monter amène de la résistance. Le problème, c'est la côte. Les gens veulent se laisser aller, non faire des efforts pour monter. Monter pour se divertir, ça n'a pas de sens. Il faut modifier l'effort en attirant par quelque chose d'autre. Je suis un fils de cultivateur et le chemin des vaches est le chemin du succès garanti. La population marche vers le lieu de moindre résistance. Plus que ça, elle fera un détour pour aller vers un lieu de moindre résistance»*

Ce qui fait problème, *«c'est l'apparition de comptoirs argent comptant depuis environ mars (1997). Le propriétaire prête de l'argent sur le champ moyennant le prêt, le dépôt d'un objet de valeur. Ces commerces sont suspects, peut-être qu'ils profitent des personnes qui ont recours à des comptoirs d'argent rapide, c'est peut-être pour combler un besoin de drogue. Et les*

personnes s'appauvrissent plus en allant porter une partie de leurs biens. Ce genre de commerce crée de l'insécurité dans la population».

3.4 Le Carré d'Youville vu comme une place symbolique

La Place d'Youville peut être vue dans ses enjeux symboliques, c'est-à-dire dans les images qu'elle veut projeter de Québec. Cette vision d'une place symbole de ses racines, de sa richesse, de sa culture, de ses gens, etc. coexiste avec les trois précédentes. C'est la notion d'image-symbole de Québec qui est centrale ici. *«L'image de la ville est donnée par la Haute-Ville et la Place d'Youville» «La Place d'Youville est une place symbolique importante, un joyau, l'image qu'on présente aux touristes et aux visiteurs.»* Par cette vision, les gens expriment ce qui, à leurs yeux, est important de manifester, de montrer de Québec. Certains acteurs sont très sensibles à l'image sociale projetée par le Carré d'Youville; sensibles aussi aux événements qui sont autant de manifestations, appréciées ou non, réelles ou imaginées, justes ou exagérées, de ce que l'on veut reconnaître et projeter de nous-mêmes. Que ce soit le passé, le présent ou le futur, une part d'imaginaire intervient et est valorisée.

Dans cette perspective symbolique, la notion d'image n'est pas univoque. Ainsi, des acteurs peuvent vouloir montrer l'image de ce qu'ils sont, alors que d'autres veulent privilégier l'image de ce qu'ils voudraient être, ou encore celle de ce qu'ils ont été.

Ainsi, face à son passé, la Place d'Youville peut être vue comme symbole historique et identitaire. C'est un lieu porteur du passé des Québécois, des traces de son identité et de son patrimoine. C'est un joyau architectural, une image qui présente l'histoire de Québec aux touristes, aux visiteurs québécois mais aussi aux gens de la ville de Québec. *«Cette place porte une histoire et une identité du fait français que nous avons le devoir de préserver et de montrer»*. Ce sont nos *«référénts historiques d'où l'importance de ces vieux sites»*. Ce qui frappe dans ce lieu, c'est son architecture. *«On voit les remparts, les vieux murs, la porte St-Jean, un facteur historique de première importance, un symbole avec la porte d'entrée dans la ville comme le château fortifié défendu par des fossés où il y avait un pont-levis. Cela stimule tout un imaginaire» «Depuis 1960, avec la rénovation de la Place Royale ... cela a confirmé la vocation touristique de la ville. Il y a là concentration d'activités ludiques, dont les bars ...c'est sûr que cela va amener une affluence de jeunes» «Québec, c'est une ville patrimoniale, historique qui a été évidente avec l'engouement pour les médiévales, les fêtes de la Nouvelle-France, qui toutes s'inscrivent dans cette caractéristique» «C'est un lieu historique et choisir cette place, c'est faire le choix d'une place symbolique importante» «Le caractère historique des lieux nous donne une opinion différente de nous-mêmes, c'est pas étonnant que les jeunes aient choisi cette place»*. Ainsi, on peut voir aussi que, comme symbole historique, la place peut jouer un rôle significatif dans le processus de socialisation de la jeunesse québécoise. En traduisant les racines de son peuple, pour certains acteurs, elle traduit des liens de citoyenneté nécessaires à certains jeunes esseulés.

Elle est aussi aux yeux des gens un symbole d'esthétisme culturel. Ce qu'il faut valoriser de la place, c'est sa richesse, non plus uniquement économique, mais sa richesse culturelle et son esthétisme urbain. Il faut, dans cette vision, mettre en avant cette richesse et ce potentiel. *«C'est un endroit beau à visiter, une place culturelle à échelle humaine, visitable à pied et en toute*

sécurité». Dans ce sens, la Place d'Youville est comparée à la plus belle pièce de la maison, celle où l'on reçoit la visite. Pour la venue de la visite, on range le salon, on fait le ménage. On enlève ce que l'on ne veut pas montrer ou ce qui dérange l'image qu'on veut donner. *«Quand on reçoit de la visite, on la reçoit dans la plus belle pièce. Place d'Youville est le salon de Québec»*

Pour d'autres, le Carré d'Youville reflète l'image de ce que l'on est. Dans ce sens, cette place est le symbole des réalités sociales des gens de Québec. Ce qui se passe sur cette place sert de révélateur du tissu social, de sa diversité et de ses contradictions. Dans ce sens, la Place d'Youville est le reflet de l'image de ce que sont les jeunes d'aujourd'hui et l'image de la relation entre notre société et sa jeunesse. *«La Place d'Youville, c'est aussi l'image de ce que l'on est. Ce qui se passe là sert de révélateur de nos problèmes sociaux, un révélateur vital de la société; comme une diapositive qui révèle son contenu quand la lumière passe à travers, qui permet de voir des morceaux de la vie urbaine. C'est le théâtre des problèmes sociaux vécus par les jeunes. L'adolescent est un révélateur brutal de la société. Il l'a toujours été. Le jeune c'est aussi le pouls de l'incohérence sociale» «On rejette les jeunes qui consomment des drogues. La société a décidé que la drogue, c'est affreux. Mais il y a d'autres abus: le tabagisme, l'alcool, les médicaments. Les autres formes de consommation sont plus tolérées dans notre société. Des abuseurs de pilules, il y en a. Les jeunes commencent maintenant au primaire à essayer la drogue» «La drogue fait partie des moeurs de l'adolescence maintenant. C'est voyager sur place, explorer. C'est sûr qu'il y a des jeunes qui sont blessés par ça ... il y a le phénomène de l'abus» «Consommer [des drogues] fait partie de l'adolescence. Évidemment, le problème se pose quand le jeune veut arrêter de consommer parce que si tu ne consommes pas, tu n'appartiens pas au milieu. Si tu décides de ne plus consommer, tu dois quitter le milieu, tu dois lâcher le milieu»*. Du coup, se révèle dans les discours un aspect important de la consommation des drogues chez les jeunes. D'abord, que les jeunes ne sont pas les seuls à consommer mais qu'il s'agit là d'un phénomène social qui s'étend aux générations précédentes et ensuite, que ce phénomène serait lié à des mécanismes sociaux d'identité et d'intégration.

La Place d'Youville, avec le quartier environnant, c'est aussi l'image de ce que la ville est, de ce qu'elle est devenue. *«Les résidents quittent le quartier ... ce n'est pas à cause des jeunes ... les gens quittent le quartier qui se meurt. Il faut faire de la fausse animation comme les Médiévales, les Fêtes de la Nouvelle-France, avec un faux décor et une fausse animation. On doit faire une mise en scène car ce n'est plus une ville vivante avec des gens dedans. ... les jeunes ont compris ça et ils se sont dit: nous autres aussi on va en faire un spectacle. Ils font partie du show. En Europe, les gens sont présents dans les quartiers. Ici, on doit créer une fausse animation »*.

Il semble important aux yeux des gens interviewés que Québec reconnaisse sa place comme un lieu symbolique et qu'on investisse pour que ce que l'on montre de Québec corresponde à ce que l'on en perçoit.

3.4.1 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...

Dans cette perspective, ce qui fait problème pour les acteurs rencontrés ce sont les décalages, les confrontations d'images. Ils ne se reconnaissent plus dans l'image-symbole entre ce qu'ils perçoivent et ce qui est projeté, entre ce que ils voudraient montrer et ce qui est montré.

C'est ainsi que, pour certaines personnes, il y a un problème lorsque l'image qu'ils veulent donner de la place est bouleversée par ce qui s'y passe. Ainsi, ce ne sont pas uniquement les événements qui font problème mais les conséquences sur ce que ces événements (ou ce que certains font de ces événements) vont révéler de la place. «*On s'inquiète de l'impact des émeutes*». La situation fait problème lorsque l'image qui est projetée ne correspond plus à ce qui s'y déroule, lorsque l'image donnée est galvaudée, banalisée, irréelle ou irréaliste. «*Les médias amplifient le phénomène de marginalisation des jeunes*» «*L'image que les médias projettent ne correspond pas à notre jeunesse, c'est de la caricature*» «*Sensationnalisme du traitement de l'information par les médias qui fait appel au nettoyage de la place ... on n'écoute pas les messages des jeunes. Quand on a décidé la tolérance zéro au Carré d'Youville, les jeunes se sont amenés avec des sacs verts et des balais pour faire le ménage. C'était sympathique mais personne n'était intéressé au sens de ce message. On focuse sur les mauvais éléments, ça fait partie du problème*» «*Les médias ont beaucoup contribué à cette mauvaise image des jeunes, aux préjugés envers les jeunes. Les médias n'aident pas à améliorer l'image, ils vont mettre l'accent sur les jeunes poqués. Les médias ont un grand rôle à jouer au niveau de l'éducation populaire et ils ne le jouent pas*» «*Les médias sont importants car ils donnent une image négative des jeunes. La jeunesse est un élément de changement. La population a une image négative de la jeunesse. Alors quand tu es dans un cadre urbain et que tu es jeune et que la population te voit comme un élément négatif, la population va avoir une idée de rejet contre les jeunes et le pouvoir politique va se trouver légitimé de réprimer les jeunes. On dirait que la population nous considère comme des parasites parce qu'on ne travaille pas. On ne travaille pas parce qu'on est aux études [...]. On est comme de trop* ».

Ce qui fait problème aussi c'est lorsque la diversité des réalités sociales et l'originalité des Québécois sont réduites pour fournir une image uniforme qui plaît à certains, ou encore qui rencontre leurs enjeux. Ainsi, «*les médias ne présentent que le côté émeute, cela fait la nouvelle, cela se vend bien, cela fait leur affaire*» «*Les jeunes n'ont pas leur place là, ils doivent aller ailleurs, il faut leur donner une autre place où ils seront cachés, on ne verrait pas leurs cheveux roses, oranges; cela dérangerait pas trop s'ils étaient ailleurs*» «*tout ce qu'ils veulent, [l'administration municipale] c'est un lieu propre, agréable au moment de leur passage les jeunes rassemblés là, ça fait pas une belle image*». Pour d'autres, c'est l'exclusion des jeunes de cette place qui fait problème, «*La Ville a dans l'idée que les jeunes punks nuisent à l'image de Québec. Rien n'est plus faux. Les touristes aiment les jeunes, les photographient, leur parlent*» «*J'ai voyagé en Europe, en Hollande, en ...il y a des places de jeunes et on va visiter ces endroits. Cela fait partie des monuments de la place. À New York et à Londres, ils ont fait une carte postale avec leurs punks*» «*Je suis allé en Nouvelle-Orléans, il y avait un square semblable au Carré d'Youville. Les touristes faisaient un détour pour se rendre au square à cause de l'animation qu'il y avait là*» «*Les touristes qui voient ça, [les jeunes punks] quelle image ils*

rappellent de Québec?» «Les jeunes ont un look incompatible avec ce qu'on veut faire au Carré d'Youville, ça fait peur aux touristes».

Enfin, ce qui fait problème, c'est lorsque l'image devient plus importante que la réalité «Québec veut se donner une image de ville riche ayant une vocation culturelle, une ville ouverte sur les autres alors qu'elle apparaît pauvre, parce qu'elle est en conflit avec une partie de sa population». Ce qui fait problème, c'est lorsque l'image devient plus importante que la mission sociale de la ville: «On ne s'inquiète pas du déplacement des jeunes en Basse-Ville, du fait que les bandes criminalisées les accueillent. On s'inquiète des impacts de l'image de Québec sur le tourisme mais pas sur les jeunes» «Personne ne s'occupe de la dimension sociale de la ville, d'avoir un service d'accueil pour les jeunes. Québec se flatte d'être un joyau du patrimoine mondial» «Dans les journaux en Europe, la ville de Québec est apparue comme une ville égoïste qui veut se donner une vocation culturelle et d'ouverture sur les autres et elle entre en conflit avec une partie de sa population. La ville de Québec veut se donner une image de ville riche, sans problème, ville européenne, ville du patrimoine mondial alors qu'elle apparaît comme une ville pauvre, ghettoisée, une ville nord-américaine. En Europe, les conflits éclatent dans les banlieues qui sont plus pauvres ... souvent des ghettos, les conflits n'éclatent pas dans le centre-ville. C'est en Amérique du Nord qu'il y a des émeutes dans les centre-villes. Alors que la ville de Québec veut se donner une image de berceau de la civilisation française, elle est apparue comme une ville pauvre, nord-américaine».

3.5 Le Carré d'Youville vu comme une place de transition

Chez plusieurs acteurs, la configuration et la situation géographique de la Place d'Youville stimulent une perception particulière de ce lieu qui coexiste avec les quatre autres visions précédentes. En effet, dans les discours entendus, il apparaît qu'elle peut être vue comme une place de transit, un carrefour, un lieu de passage. C'est l'idée du temporaire et de l'éphémère qui prédomine ici. «Dans toute ville, il y a un espace physique, un noeud où se croisent des réseaux de plusieurs ordres, un espace symbolique de quelque chose. À Québec, il n'y a pas beaucoup de ces places, le Carré d'Youville en est une».

Cette vision souligne comment cette place peut être «un point névralgique» «un noeud de croisements de réseaux de plusieurs ordres: circulation, espace symbolique, événements, histoire de la ville mais aussi des gens, des personnes, une composante de l'identité collective et individuelle». Tout en étant temporaire, la place représente aussi «un point de repère, un port d'attache, une terre d'accueil, un point de chute quel que soit le mode de locomotion.». La représentation de passage et de transition attribuée au Carré d'Youville est vue autant dans sa perspective géographique que dans sa fonction de socialisation.

Au plan géographique, la Place d'Youville est vue comme «un lieu de passage obligé dans un système global, un espace dans un réseau d'atomes que sont la Haute-Ville, la terrasse, le pigeonnier, le Parlement, l'esplanade; un trait d'union entre les fonctions résidentielle,

économique et touristique de la ville, un carrefour entre Québec, Beauport, Charlesbourg, Sainte-Foy, Cap-Rouge, les rivières, la rive sud.» «C'est un noeud particulier de l'espace public à la fois par la convergence qui y conduit mais aussi parce qu'il est limité par des barrières infranchissables, le centre des centres puisqu'il est localisé dans un lieu enclos entouré de limites infranchissables: le fleuve et la falaise» «C'est un carrefour naturel, un stationnement, un terminus».

Sur un autre plan, la notion de passage fait référence aussi au processus de socialisation qu'un espace urbain tel que la place peut porter. Pour certains, «la Place d'Youville est un lieu pour relaxer en plein air, un lieu de socialisation où on peut flâner, se reposer, se restaurer» Dans cette perspective et concernant plus particulièrement la jeunesse, la Place d'Youville jouerait une fonction sociale importante dans le processus d'identité et d'appartenance des jeunes. Pour plusieurs acteurs, la place serait un point de chute passager pour des jeunes. Un lieu où ceux-ci vivraient des expériences significatives pour leur développement qu'ailleurs ils ne peuvent avoir. Le caractère attractif de la place renforcerait encore cette fonction sociale. Cette fonction de socialisation n'est pas nouvelle, d'autres générations en ont bénéficié: «Je suis né dans un quartier populaire de Québec et j'ai étudié au Petit Séminaire, le Carré d'Youville, c'était un lieu magique. Il y avait là toute une féerie». Pour la jeunesse actuelle, la même fascination agit encore. «Pour les jeunes des banlieues, qui résident dans des maisons insignifiantes, toutes pareilles, pour les jeunes de la ville qui n'ont pas de ruelles, pour qui les cours d'école sont interdites en dehors des heures de cours, qui ne disposent d'aucun espace qui leur est réservé, cette place est importante. C'est une liberté que les jeunes vont chercher là, un désir d'oublier les problèmes familiaux, scolaires, financiers et sociaux» «C'est un lieu humanitaire où les jeunes s'approprient leur être, se regroupent. où ils ne dépendent plus des autres mais seulement d'eux-mêmes» « Certains jeunes font là l'expérience du mode de vie de la rue alors que pour d'autres, c'est un mode de survie et un milieu de vie après avoir été expulsés de la famille, de l'école et ne pas être isolés dans leur survie» «La rue est un rite de passage, de mouvance et l'appareil doit se questionner. Nous devons tous nous questionner sur les normes, sur les rites de passages. ... avoir les cheveux rouges, ce n'est pas relié à la conscience. Pour certains parents, c'est ok, pour certains autres, ce n'est pas correct».

À ce processus de socialisation attribué à la Place d'Youville, certains acteurs associent un rôle d'intégration sociale. La place permet un certain ancrage social. «La Place d'Youville, c'est aussi un lieu d'insertion sociale car dans la société contemporaine, la rue devient un projet de réalisation pour certains jeunes comme d'autres choisissent d'aller en voyage»«Le Carré d'Youville, c'est aussi la ville de Québec et la ville de Québec c'est la place des jeunes d'un bout à l'autre de la province. L'été, les centres d'accueil se vident et les jeunes s'en viennent vivre à Québec» «Le Carré représente un désir de liberté, le désir et le pouvoir de conquérir son destin.» «Être assis sur les murs donne l'impression de dominer sa vie, la vie, la place et la police qui arrive pour les déloger et les chasser confirme ce pouvoir.» Ainsi, par voie de conséquence, être exclu de cette place aurait des implications. «Empêcher quelqu'un d'aller à la Place d'Youville, c'est l'arrêt de mort de cette personne, l'arrêt de mort d'une société. C'est un geste lié à sa disparition». Depuis l'intervention du printemps et de l'été 1997 «Les jeunes qui fréquentaient la

Place d'Youville et la Haute-Ville ont été projetés dans des situations de difficulté. Personne ne les aide. Ils sont exclus par voie de la Cour et de la justice, là où sont les Hells et les Rock Machine» « Il y a eu un rajeunissement incroyable [de la clientèle] en un an, je n'en reviens pas.- Cette année, nous avons remarqué un rajeunissement de la clientèle des jeunes en fugue. Nous nous sommes réunis pour faire le bilan de l'été [depuis le printemps 1997] et nous avons fait les mêmes constats : rajeunissement de la clientèle qui a maintenant 13-14 ans; plus de prostitution, pas de jeunes du Carré d'Youville: ils sont partis, les jeunes en fugue se dirigent vers la Basse-Ville dans St-Roch, ils développent des problèmes de drogues plus sérieux, leur santé est beaucoup plus à risque, les filles reviennent battues par les vendeurs de drogues. Avant, les jeunes fugueuses avaient 15-18 ans. Cet été: 13 ans. Il y a une grande marge entre 13-15 à cette période de l'adolescence. Elles ne se tiennent plus au Carré d'Youville. Alors on les perd de vue longtemps: elles vont en Basse-Ville, à Montréal, Toronto, Vancouver. À Montréal, elles tombent dans l'héroïne. Ensuite, elles restent à Montréal pour s'en procurer ou elles vont à Toronto ou Vancouver. L'héroïne entraîne une augmentation de la dépendance. À Québec, ce sont le PCP, le Hasch et la Mari ... ce sont des drogues pas dispendieuses donc moins besoin de se prostituer pour payer sa drogue. Celles qui consomment du PCP se tiennent à Québec. À Montréal, les fugueuses se confondent plus à la masse. C'est plus anonyme. Elles sont moins repérables et il y a plus de tolérance à Montréal. Les jeunes fugueuses qui vont en Basse-Ville reviennent plus maganées. Elles reviennent droguées, avec des dettes de drogues ... en Basse-Ville, elles tombent dans un milieu hautement criminalisé. C'est une grosse game pour une fille de 13-15 ans» «- Avons-nous réalisé que le tourisme veut consommer des plaisirs et que parmi les plaisirs dont il est question, il y a aussi la prostitution. Avons-nous pensé que le tourisme augmente la consommation de la prostitution?»

Dans le même sens, la rue est pour certains le dernier lieu de socialisation. «Ces jeunes ont en commun le rejet parental. Ils retrouvent au milieu d'une gang de la rue l'affection qu'ils, qu'elles, n'ont pas eue dans leur famille, le respect et l'amour inconditionnel. Les parents ne s'en occupent pas. Il y en a de toutes les classes sociales. Il y en a beaucoup qui sont de familles aisées, les parents sont des professionnels.... On dit aux parents de venir chercher leur fille ... ils sont d'accord. La fille est assise sur sa chaise et attend à chaque semaine que le téléphone sonne ... et il ne sonne pas. Le parent ne vient pas. Elle n'attend plus ses parents. Elle se dit qu'elle est toute seule, qu'elle va vivre seule. Et elle fugue du centre d'accueil.» «Il y a une différence d'âge entre les parents et les adolescents. Les parents ont fait des études et leur carrière et les enfants sont venus tard dans leur vie. La différence vient rendre difficiles les contacts et les relations. Ils ne sont plus dans le même monde» «Il y a des jeunes de la rue qui ont des parents riches et ils sont laissés à eux-mêmes parce qu'ils sont capables de payer ... ces enfants-là vont chercher l'affection où ils peuvent» «Ce sont souvent des jeunes de foyers d'accueil. Ils retrouvent au Carré d'Youville un lieu qui leur permet un développement affectif, la chaleur. C'est meurtrier d'enlever ça. On n'a pas le droit d'enlever ces espaces de filiation entre pairs. Leur enlever ça, c'est leur enlever ce qui leur reste» «Les jeunes ont besoin de se regrouper mais leur identification et leur allure vestimentaire, leur coupe de cheveux, font peur aux commerçants : des jeunes aux cheveux verts qui se tiennent devant leur commerce, cela crée aussi un attroupement. Les émeutes ont été très médiatisées et centrées sur les jeunes. Il faut changer la

mentalité et faire en sorte que les gens comprennent qu'au delà de l'apparence physique, les jeunes sont du monde ordinaire, il faut les intégrer en parlant avec eux. On en a fait un peu trop passer sur le dos des jeunes du Carré d'Youville. Ils deviennent facilement les boucs émissaires de tous les maux. Je doserais un peu plus les propos tenus sur le dos des jeunes.» «Il y a un problème de parents, ces parents baby-boomers qui sont des consommateurs, des carriéristes. Ils voyagent et ils ont eu des enfants à travers tout ça sans faire de compromis. Ils ne donnent pas à leurs enfants le plus important: l'amour, l'attention, la disponibilité. Ils leur donnent de l'argent, achètent du beau linge, cela s'arrête là. Il y a des enfants qui ne se sont jamais fait dire par leur parents qu'ils sont importants, qu'ils les aiment.» «Leur rassemblement à cet endroit permet leur protection et leur contrôle.» «Dans tous les cas, c'est un lieu transitoire. Dans certains cas, c'est une dernière tentative de rattachement et de socialisation. C'est un refuge et un lieu de référence pour les jeunes en fugue qui y trouvent de l'aide, de l'entraide, des échanges de service, et des informations pour leurs parents qui les cherchent.» «La quête, c'est aussi un geste social et économique»

Ainsi, on voit dans cette vision de passage combien, au niveau d'un projet de société, certains acteurs considèrent important de reconnaître un espace où des phénomènes sont perçus par leur caractère éphémère et non absolu. Les gens et les événements passent. On peut ainsi regarder et juger des gens, des comportements et des événements comme la manifestation de quelque chose qui n'est pas durable dans le temps. La perception éphémère permet à ces acteurs d'accepter certains comportements et de leur donner un sens. Ce n'est donc plus, ici, le comportement comme tel, en dehors du contexte, qui est appréhendé mais bien plus le sens de celui-ci dans sa fonction, soit de passage, soit d'identification.

6 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est ...

D'abord au premier niveau, dans son sens géographique de carrefour, ce qui fait problème, c'est lorsque la morphologie et la configuration de la place ne sont plus adaptées au besoin de passage, lorsque des enjeux différents se confrontent. *«Il y a là une confusion des genres. C'est un carrefour dont on voudrait faire une place publique. Un truc pour les autobus, un carrefour pour les véhicules, une entrée et sortie pour le stationnement, un espace en relation avec les cafés-terrasses, une patinoire, un secteur de mise en valeur.»*

Ensuite, ce qui fait problème lorsque l'on regarde le Carré d'Youville dans cette perspective de *passage*, mais au sens métaphorique ou de rituel de passage, c'est lorsque le caractère éphémère, transitoire, n'est plus respecté. Par exemple lorsque des comportements s'installent et perdurent alors qu'ils avaient un sens parce qu'ils étaient vus comme passagers. *«Ils ont le droit de venir au Carré d'Youville, de s'y attarder, on sait qu'ils vont s'attarder plus longtemps que les adultes mais ils ne doivent pas y rester, jouer avec leur ba-balle et y faire du rouli-roulant, ce n'est plus une place pour y passer toute la journée. C'est inacceptable.»* C'est lorsque certains phénomènes spontanés et éphémères sont interprétés sans discernement dans une perspective absolue plutôt que relative. *«On oublie qu'ils sont jeunes: ils rient de choses pas sérieuses, ils sont*

désobéissants, ils font des choses niaiseuses». «Les jeunes dérangent; Québec c'est une petite ville alors l'organisation des jeunes est plus visible. Dans une mégapole, ils sont inondés alors qu'ici, comme c'est un petit étang, les jeunes ont l'air de gros poissons. Toute la richesse de leur culture ressort. On répète avec les jeunes ce qui s'est passé dans la famille: on leur donne une bébelle comme une rampe de skate pour leur fermer la gueule mais on ne répond pas aux besoins essentiels» «On a tous fait les 400 coups [quand on était jeunes], toutes sortes de choses pendables, qui n'avaient pas de bon sens. On était mal habillés à faire peur mais on n'était pas trop dérangés [par les adultes et le contrôle de l'ordre]. Aujourd'hui c'est plus difficile pour les jeunes. C'est comme s'ils étaient plus visibles. Aussi, ils ont plus de besoins à cause de l'éclatement de la famille. Ils ont des besoins différents. Ils sont aussi des consommateurs, ça va avec l'époque. Aujourd'hui, où est-ce que les jeunes peuvent faire les 400 coups ?» «Les jeunes sont vus de cette façon: assimilez-vous ou vous allez mourir comme entité» «Les jeunes se déguisent, jouent un personnage, cherchent leur identité. Ce que les punks font n'est pas en lien seulement avec le Carré d'Youville mais est relié aussi à Internet, à l'Europe, aux films et à la musique moderne. On est ridicule de tout de suite les qualifier comme ayant un problème de drogues, ... problème de ci, de ça, problème, problème ...Au même âge, nous aussi on jouait des personnages. Nous autres, les femmes de ma génération, on imitait Juliette Gréco, y compris Diane Dufresne, on avait toutes les cheveux noirs et un toupet carré. On se prenait pour Juliette Gréco ... ça nous a passé».

Dans la même perspective, ce qui fait problème pour d'autres acteurs, c'est une mentalité particulière à Québec, 'une mentalité petit village'. Cette mentalité se révélerait de deux façons. La première consisterait à toujours vouloir donner l'impression que tout va bien. Personne ne doit jamais savoir qu'il y a des problèmes. Cette attitude aboutirait à tout banaliser, neutraliser, réduire. Tout finit par être ramené au même niveau, tout est «drabe». Cette mentalité se révélerait ensuite dans la marginalisation rapide de tout ce qui est différent. « À Québec, c'est un gros village. C'est homogène, il n'y a pas de diversité culturelle comme à Montréal» «Il est facile de se marginaliser à Québec, juste avoir les cheveux longs suffit [pour un homme]» «Les gens se retournent facilement sur celui qui est différent, imaginez quand un punk passe. Ils ne peuvent pas le tolérer. Pourtant, à Paris ou ailleurs, ils trouvent ça exotique, le phénomène est original et ils prennent des photos».

Ce qui fait problème encore, c'est lorsqu'on ne reconnaît plus d'espace social où peut s'exprimer ce besoin de transition, lorsque la ville, au sens de communauté, n'occupe plus ou pas assez sa fonction de socialisation «chacun doit faire l'exercice de sa responsabilité envers les jeunes»: « l'école ferme à 3 h. et les cours d'école sont interdites aux jeunes parce que c'est trop cher de payer des gardiens» «Tout le monde pellète les responsabilités dans la cour du voisin. Si la famille ne joue plus son rôle, la même chose arrive avec l'école qui les pousse [les jeunes] dans la rue». Les conséquences peuvent être multiples. Par exemple, c'est la confrontation des générations, où il apparaît que l'une et l'autre se craignent, ne se reconnaissant plus; c'est aussi l'intolérance des uns vis-à-vis des autres, c'est la peur et l'insécurité, etc. «Les valeurs des jeunes sont différentes de celles des adultes. Ils ne cherchent pas la même chose. Il faut que les adultes écoutent les jeunes, ils ont quelque chose à dire que personne ne veut entendre. Il y a des jeunes

qui sont tellement révoltés ... le fossé est grand. Il y a deux cultures différentes. On parle deux langages différents et on essaie de se faire entendre. Il faudrait un traducteur entre les deux langages, un médiateur» «C'est lorsque le flânage, le regroupement de jeunes fait peur» «C'est la tolérance zéro, peut-on imaginer pire, d'une ville envers ses jeunes ...» «Les jeunes quand ils donnent leurs opinions et quand ils posent des actions, ils ne sont pas pris au sérieux. Alors le maire, les médias, ils traitent l'événement en disant: Ah, ce sont des enfants, ils s'amuse, ils perdent leur temps.» «Les jeunes ont l'impression qu'on leur enlève le droit de se regrouper» «Y a pas de place ni de tolérance pour les jeunes à Québec» «Le respect qu'il faut pour vivre en société, il n'y a personne qui explique ça aux jeunes. Les jeunes ne manquent pas de respect, on ne leur a pas non plus appris à vivre en société» «Il y a trop d'oppression à Québec» «- L'adolescence est vue comme un problème, comme une maladie» «Il faut que la société laisse les jeunes vivre cette période. Après ils [les jeunes] vont se ranger» «La parole des jeunes n'est pas considérée de nos jours» «Les jeunes sont mous, ils n'ont pas de colonne vertébrale»

Pour d'autres, ce qui fait aussi problème, c'est la fonction de socialisation dans le processus d'identification des jeunes qui nécessite de la part de la communauté d'avoir des lieux justement de socialisation et des projets organisés plutôt que de laisser-faire. D'abord, des lieux de socialisation, «L'école n'est pas un lieu de socialisation. On n'a pas le temps de se parler. L'école c'est juste un lieu d'apprentissage. C'est pour ça que certains jeunes laissent l'école. Ils ressentent de la frustration de ne pas être capables d'avoir des moments et des lieux à l'école pour établir des contacts avec d'autres jeunes. Les jeunes quittent l'école et cherchent des lieux de socialisation avec d'autres jeunes. [...] Les jeunes s'ennuient à l'école. Ils quittent l'école et s'en vont dans la rue parce qu'à l'école ils doivent être passifs et soumis et le prof, devant eux, sait tout. Les jeunes veulent apprendre les vraies choses, les systèmes de pensée politique, l'entraide. L'école doit être un milieu de vie et elle ne l'est pas». Concernant des projets organisés plutôt que du laisser-faire pour certains acteurs, le problème est dans l'organisation des loisirs des jeunes, loisirs entendus dans leur sens large depuis les loisirs orientés vers le sport mais aussi les loisirs culturels, les activités sociales, de pastorale et les activités de fin de semaine, «Les loisirs constituent un élément important de la dynamique des quartiers, de la socialisation des jeunes et de leur intégration» «Dans certains quartiers de la ville, les paroisses n'offrent plus aucun loisir pour les adolescents pour ne pas les avoir. Ils offrent des loisirs juste pour les petits et les adultes» «Nous n'avons pas de programme pour les jeunes adultes, les clientèles prioritaires de la ville sont les 12-17 ans» «Quels sont les projets de développement du service des loisirs de la Ville? Ces services gèrent des équipements et des espaces plutôt que de dynamiser les jeunes. Ils escamotent l'essentiel». Il y aussi que la jeunesse a changé et que «- l'évolution de la société de consommation a rendu le loisir banal, ils sont noyés de loisirs avec l'avènement du vidéo, de l'Internet, de l'ordinateur, des jeux électroniques. Les jeunes ont le choix.» « Les activités organisées n'attirent pas vraiment les jeunes » «Les jeunes ne veulent pas s'inscrire dans des loisirs organisés » «Les jeunes tiennent tous le même discours: donne-nous un local et sacre ton camp. On ne veut pas te voir. On veut un local pour se retrouver avec notre gang sans se faire achaler» «L'idée qui me vient c'est qu'il faut partir des projets de la Ville de Québec pour que les jeunes changent leur opinion de la Ville qui ne fait que les repousser. Cela peut être de petites actions comme au printemps de faire des corvées de nettoyage dans les parcs,

au Carré d'Youville, etc. Les jeunes auraient le sentiment qu'on leur fait confiance et tranquillement la vision entre les deux groupes changerait. Il faut des projets qui changent la perception mutuelle». Dans cette fonction de socialisation, pour certaines personnes, le problème ce sont les intervenants. «Il faut mettre les choses en perspective. Au Québec, depuis la Révolution tranquille, on s'est donné les moyens de se prendre en charge. On a formé beaucoup de travailleurs sociaux, de sociologues. On a formé des gens qui ont une sécurité d'emploi et qui veulent garder leur job. Il y a plus de TS [travailleuse social] et de TR [travailleur de rue] que de prostitués ou de délinquants ... combien y a-t-il de jeunes de la rue, de délinquants à Québec? 20 jeunes ou un peu plus? C'est un problème de société qui se valorise en aidant les jeunes. Notre façon de procéder est insignifiante. Tu prends un père abuseur, eh bien, tout le monde ne s'intéresse qu'à prouver sa culpabilité. La police le questionne puis la Commission réinterview tout le monde puis la DPJ recommence, etc. etc. tout ce beau monde se trouve justifié dans leur job, ils se délectent des détails et du contenu. Tous les intervenants, professionnels, juges, etc., devraient d'abord s'occuper de leurs propres enfants. Ces gens-là sont plus préoccupés par leur carrière qui est d'aider les jeunes que préoccupés par leurs propres enfants. L'éducation n'est pas donnée à l'école mais à la maison. Rien ne peut remplacer les parents.»

3.6 Le Carré d'Youville vu comme une place vide de sens

Pour certains acteurs, une vision particulière ressort, vision qui coexiste aux cinq autres, mais qui s'en distingue par quelque chose de particulier. En effet, elle traduit ce qu'est devenue, pour eux, la Place d'Youville depuis les interventions municipales de 1997. C'est une vision d'un état de fait, d'un constat lorsque tout est dilué, confus. Les discours entendus expriment un état de confusion, une perte des repères, une perte du sens et d'intérêt. Certains acteurs expriment du regret, d'autres, une certaine agressivité. Dans cette vision de la place vide, on peut comprendre que la complexité a été perdue au profit de la complication. Les acteurs l'expriment ainsi:

«Cette belle place a perdu son pouvoir magique et son intérêt. Elle est occupée, remplie, encombrée d'installations. Elle est pleine ... mais en fait, elle est vide. Elle est vide de sens, elle a perdu son âme»

«C'est devenu une place sans âge» «Elle n'a plus d'intérêt, c'est une place qu'on traverse pour aller prendre l'autobus ou pour aller ailleurs» «Maintenant, ça ne veut plus rien dire aller à la Place d'Youville, c'est rien le Carré d'Youville»

« Dorénavant, le Carré d'Youville a juste une fonction esthétique, il n'a pas de fonction communautaire, il n'est plus là pour que les citoyens en profitent, c'est seulement esthétique et encore ... c'est même pas beau.»

«C'est un cœur dans un étau» « La Ville a réussi, sa place est propre».

«C'est absurde de ne pas permettre au Carré d'Youville d'être vraiment ce qu'il est»

7 Selon cette vision, ce qui fait problème c'est

Dans cette vision, c'est la perception même du non-sens ou du vide qui fait problème. C'est la perte d'un lieu physique et symbolique important qui est exprimée, la seule place, sinon l'une des rares places publiques de Québec. Ce qui fait problème dans cette façon de voir, c'est l'occupation forcée de la place, la gestion mur à mur des activités, le contrôle serré des comportements et des populations qui la fréquentent, la confrontation d'enjeux paradoxaux. «On veut seulement que la place soit regardée, non occupée, pas utilisée, pas de flânage».

Ici encore, l'aménagement des lieux semble avoir une incidence sur la perception de son caractère de place. «*Cette place est un terminus d'autobus. Ce pourrait être une belle place mais il y a le bruit des autobus qui passent si près des tables de restaurant qu'on en respire les gaz d'échappement*» «*C'est une place qui n'a plus l'allure d'une place. Elle est complètement occupée par toutes sortes d'équipement. Il n'y a plus de place pour se rencontrer, échanger, bavarder, se reposer.*» «*Tu ne peux pas t'asseoir sur un banc, ça circule mal parce que dans une pente.*» «*La place a plusieurs clientèles, plusieurs fonctions, beaucoup des problèmes sont imputables à l'aménagement* ».

Finalement, pour d'autres, les conséquences mentionnées plus haut sont directement imputables aux stratégies d'intervention qui auraient abouti à l'élimination de l'esprit de la place et à l'exclusion de groupes particuliers de la population. «*Y'a pas juste les jeunes qui n'y vont plus. Regardez qui est-ce qui reste. Pas grand monde*» «*Les jeunes n'y vont plus*» «*Je pense que c'est seulement quelques jeunes qui sont partis. Ils sont ailleurs. Mais si c'était vrai que les jeunes soient partis, que l'intervention sur cette place ait abouti à ce qu'il n'y ait plus de jeunes au Carré d'Youville, alors on n'aurait rien réussi. Si la programmation faisait en sorte que la clientèle soit seulement une certaine clientèle ou si l'intervention excluait les jeunes ... je n'aimerais pas qu'il y ait moins de jeunes. Le Carré d'Youville doit demeurer une plaque de convergence, sans domination d'aucun groupe*».

CHAPITRE 4: LA DIVERSITÉ, UNE RICHESSE À EXPLOITER

Au terme de cette description, où en sommes-nous? Du modèle de la Méthodologie du changement émergent, nous avons effectué les deux premières étapes qui consistaient à aller chercher les représentations que se font les différents acteurs de la situation problématique- (*problémation*), à analyser et organiser ces discours pour en dégager la diversité des interprétations et des enjeux (*conceptualisation et modélisation*). C'est habituellement à la troisième étape, celle de *la délibération*, que les acteurs ont l'opportunité de prendre connaissance de l'ensemble des perspectives et des enjeux, de s'approprier la situation problématique pour l'acheminer vers des prises de décisions concrètes d'action de changement. Dans le cadre de la présente recherche, étant donné que la poursuite de la démarche vers l'étape de délibération est laissée à la discrétion des participants et des partenaires responsables de la recherche-action, nous avons décidé de diffuser les résultats de l'analyse des données dans un document écrit, accessible à tous les participants. Ce matériel est dès lors proposé comme contenu de base pour délibérer. Il ne constitue pas un diagnostic de situation. Il ne contient pas de jugement, ni de recommandation. Cela ne signifie pas pour autant qu'il soit neutre. Il défend une idéologie *d'empowerment*, des valeurs et des croyances relatives à la gestion de la situation problématique. Ces différentes visions de la Place d'Youville, présentées sous la forme de modèles logiques, sont soumises comme des modèles purement fonctionnels pour servir et soutenir la délibération. La délibération n'est pas une activité contemplative de la diversité, non plus qu'une possibilité de choix optimal parmi des propositions de solutions alternatives. Le lecteur est invité à regarder ces modèles comme autant de lectures possibles de la réalité pour constater que l'on peut interpréter les choses différemment sans pour autant éprouver de contradictions.

Suivant la démarche de la délibération de la Méthodologie du changement émergent, il est suggéré que chaque acteur, individuellement ou en groupe institutionnel, s'approprie ce matériel et réfléchisse à sa propre problématique. C'est une activité de médiation de pertinence entre ce contenu et les préoccupations et enjeux des acteurs. Quelques questions peuvent guider la réflexion appropriative comme: Y a-t-il des éléments qui retiennent notre attention ? Lesquels et pour quoi. Quels sont les objets et les perspectives qui nous concernent davantage ? Quels sont les objets? et les perspectives qui nous interpellent le plus, qui nous apparaissent souhaitables et réalisables ? Sur quoi pourrions-nous avoir du pouvoir d'action ? Une Table de délibération peut être créée. Elle aura trois co-objectifs à atteindre : délibérer à partir du matériel de la recherche afin de tenter de voir ce qui se passe à travers les différentes visions, se demander si quelque chose doit être changé, se demander *qu'est-ce qu'on veut changer et qui le fera?* Suite à cette délibération, chaque partenaire peut s'engager à réaliser ses changements et la Table de délibération met en place des mécanismes de suivi de la Place d'Youville qui ne doivent pas être vus dans une perspective de problème réglé une fois pour toutes mais de problématique continue. Il peut s'agir, par exemple, de nommer quelqu'un de responsable d'un *monitoring* qui restera en contact avec les commerçants, la police, les intervenants, les jeunes, etc., pour que la démarche méthodologique reste collée à l'idée d'émergence et que l'idée d'appropriation (*empowerment*) soit associée à une personne.

4.1 Délibérer, un moyen d'exploiter la diversité

La délibération est un moment important pour évaluer la marge d'autonomie des différents acteurs et leur propre dynamique de prise en main de la situation problématique. Elle place les participants dans un rôle décisionnel et permet le partage du processus de gestion du problème entre les différents acteurs sociaux en présence.

Ce qui est important et pertinent à ce stade du processus, c'est la connaissance de la problématique de la Place d'Youville dans son ensemble. Avoir accès à la problématique dans son ensemble, c'est prendre connaissance de la diversité des points de vue, des interprétations et des enjeux, prendre conscience qu'une même situation peut être interprétée dans des sens complètement différents. Dès lors, on comprend que les décisions d'action peuvent, elles aussi, être tout aussi différentes.

Délibérer sur un matériel de ce type ce n'est pas débattre d'un contenu, c'est une activité de concertation entre plusieurs acteurs concernés qui ont chacun, à leur niveau, examiné le matériel pour décider pour eux-mêmes de ce qui serait objet de changement et, dès lors, des perspectives concrètes d'actions à mener.

Enfin, nous attirons l'attention du lecteur sur l'importance du climat de la délibération. L'expérience nous a appris qu'une délibération nécessite plusieurs conditions qui rendent importante la fonction d'animation : éviter de personnaliser les échanges, éviter de polariser les visions et les enjeux, respecter la diversité, gérer démocratiquement le droit de parole, favoriser le partage de visions plutôt que la vision partagée, favoriser la gestion appropriative des acteurs plus que leur participation démocratique, éviter à tout moment de forcer la convergence ou les consensus. Toute cette démarche appelée *délibération* peut nécessiter la collaboration d'une personne capable d'animer les processus de délibération. N'importe qui ne peut pas remplir cette tâche particulièrement cruciale pour faire apparaître les actions à entreprendre. Ce type d'animation requiert des habiletés précises et incontournables. D'abord, cette personne doit avoir des capacités et des compétences de médiation et préférablement être compétente à la pratique de la Méthodologie du changement émergent. Ensuite, elle ne doit surtout pas être partie prenante de la situation problématique.

4.2 Décider de l'action

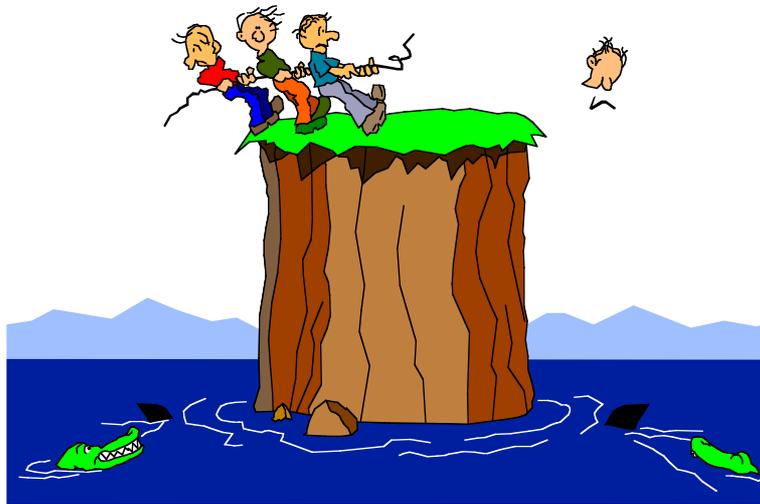
Après avoir pris connaissance de la diversité, exploré les possibles et identifié des pistes d'actions souhaitables et réalisables, la délibération mène à la quatrième étape du modèle de changement émergent qui est la *contextualisation*. À cette étape, les acteurs qui ont participé à la Table de délibération poursuivent le travail pour opérationnaliser les pistes d'actions retenues pour leur pertinence à leurs yeux. Il s'agit de passer au niveau concret : qui fait quoi, comment, dans quels délais, avec quels moyens, etc. C'est le moment de définir ensemble le plan d'action pour que chacun prenne connaissance de la diversité des actions. Tout comme on a respecté la diversité des points de vue, on continuera encore, à ce stade-ci, de respecter la diversité des actions. Tous

les acteurs ne sont pas intéressés par les mêmes actions, ou tous les acteurs ne jugent pas pertinent de mener la même action dans la même intention. Il s'agit de se respecter tout en s'organisant pour maintenir la prise de connaissance de qui fait quoi et dans quelle perspective l'action est menée. À ce stade aussi, surtout si une diversité d'actions et d'acteurs s'engagent dans l'opérationnalisation, pour des fins pragmatiques, il est pertinent d'élaborer ensemble un plan d'action comprenant les actions et les perspectives dans lesquelles elles s'inscrivent mais aussi un plan de concertation pour maintenir entre les acteurs un processus dynamique d'adaptabilité. Cette façon de faire est cohérente avec une vision du changement soutenue par la Méthodologie du changement émergent qui est de concevoir le changement comme un processus continu d'adaptation des acteurs à l'environnement plutôt qu'une succession d'événements d'innovation et de transformation à implanter.

CONCLUSION

Le travail de la chercheuse est terminé, celui des acteurs se poursuit. Les discours des participants de cette recherche-action ont mis en relief l'attachement des Québécois pour la Place d'Youville et la fragilité du caractère des lieux. Ils ont également montré que l'idéal démocratique peut être confronté aux impératifs de la sécurité publique. «*Peut-on imaginer la fermeture ou la disparition de la Place d'Youville ?*» avons-nous demandé à quelques personnes. La réponse est unanime : *Non, c'est inimaginable!* Aucun de ces acteurs n'a discuté du principe de la sécurité publique et urbaine. Les questions relatives à la sécurité publique et à la protection du territoire sont des préoccupations en même temps que la sécurité publique a ses impératifs. Par ailleurs, cette recherche-action a démontré que les façons de voir la réalité entraînent avec elles des façons d'intervenir. Certaines décisions peuvent parfois générer plus de problèmes que de solutions.

La poursuite de la démarche amorcée par cette recherche-action appartient aux acteurs. Que voulons-nous ? Voulons-nous laisser la situation comme elle est : une situation où chacun tire de son bord, convaincu que sa façon de voir les choses est la seule bonne, la vérité à laquelle les autres doivent adhérer? Sommes-nous comme ces tireurs, qui, pour conserver leur place sur l'île, risquent de se retrouver à la mer et se faire dévorer par les crocodiles³⁷ ?



Peuvent-ils faire autrement? Oui. Pour **demeurer sur l'île**, ces tireurs pourraient **décider** de tirer autrement et **décider** de faire en sorte que la corde ne casse pas.

³⁷ Illustration empruntée à la bibliothèque des images humoristiques de Power Point.

BIBLIOGRAPHIE

- BAHRR, H.M., 1970. *Disaffiliated man. Essays and bibliography on skid now, vagrancy, and outsiders*, Toronto, Uni. of Toronto Press.
- BAKER, W., 1989. «The global teenager» *Whole Earth Review*, 65: 2-40.
- BÉLIVEAU J.P., Y. GAGNON, 1989. «Recherche-action sur la violence des hommes dans le cadre de la violence conjugale à Baie-Comeau.» CLSC DE L'AQUILON.
- BOISVERT, Y., 1995. *Le post-modernisme*. Boréal express.
- BOULET, P., 1981. *Les quartiers du centre-ville. Ghettos de pauvres et ghettos de riches*. Le Soleil, 4 novembre, p. A5.
- BOULET, P., 1981. *Une population en exil, une ville à repeupler*, Le Soleil, 3 novembre, p.A5.
- BOULET, P., 1981. *Centre-ville : le même cri d'alarme qu'il y a 20 ans*, Le Soleil, 3 nov. A1 - A2.
- CARRETEIRO, T.C., 1996. «Les enfants en quête d'identité: l'enfance dans certaines favelas à Rio de Janeiro.» *Enfances Perspectives sociales et pluriculturelles*. IQRC 1996: 259-270.
- CASTEL, R., 1995. *Métamorphose de la question sociale*. Fayard.
- CHECKLAND, P., 1981. *Systems Thinking, Systems Practice*. John Wiley & Sons, Chichester.
- CLAUX R. et A. GÉLINAS, 1983. «Systémique et résolution de problème.» Agence d'Arc, Mtl.
- CONSEIL RÉGIONAL DE CONCERTATION ET DE DÉVELOPPEMENT CHAUDIÈRES-APPALACHES, 1994, *MRC des Chutes-de-la-Chaudière, Profil socio-économique*, Montmagny.
- CONSEIL RÉGIONAL DE CONCERTATION ET DE DÉVELOPPEMENT CHAUDIÈRES-APPALACHES, 1994, *La région Chaudière-Appalaches*, avril.
- CÔTÉ, M-M., 1988. *Les jeunes de la rue*. Montréal, Éditions Leber, 180 p.
- CRÉEQ (Carrefour de relance de l'économie et de l'emploi du centre de Québec), 1995. *Portrait des quartiers du centre-ville de Québec*. Sous la supervision de Robert Giguère, 124 p.
- DÉDY, S. «Problématique des enfants de la rue en Afrique: le cas de la Côte d'Ivoire.» in *Enfances Perspectives sociales et pluriculturelles*. IQRC 1996: 271- 288.
- DE GAULEJAC, V., TABOADA LÉONETTI, I., 1994. *La lutte des places.*, ÉPI, Hommes et perspectives, 287 p.

DESHIMARU, R.T. *Autobiographie d'un moine zen*. Terre du ciel 1995.

DUBET, F., 1987. *La galère: jeunes en survie*. Paris, Édition Fayard, 487 p.

DUFOUR, R. 1994. «Pistes de recherche sur les sens du suicide des adolescents inuits.» in *Santé mentale au Québec* Vol. XIX (2): 145-162.

DURAND, D., 1992. *La place d'Youville renâit*, La Presse, 18 avril, P. K-2.

DUVAL, M., 1987. *Les soeurs de la charité y sont arrivées en 1849. La place d'Youville change, le nom demeure*, Le Soleil, 20 août, 1987, P. B-1.

FERLAND, M. 1992. *Survivre dans la capitale. Étude descriptive du phénomène des sans-abri à Québec*. Pour la Table de concertation sur l'itinérance de Québec. RRSSS, 56 p.

FIZE, M., 1993. *Les bandes «L'entre-soi» adolescent*. ÉPI, Desclée de Brouwer, 183 p.

FIZE, M., 1994. *Le peuple adolescent*. Éditions Veillard, 180 p.

FORTIN R. et A. GÉLINAS, 1984. «Projet de recherche-formation: L'équipe-école et le perfectionnement.» Rapport, Université du Québec à Rimouski.

FORTIN, R. et J. PELLETIER 1998. *Rapport sur les services complémentaires de la Commission scolaire catholique de Sherbrooke*. Institut de développement par le changement émergent, manuscrit 37 pages.

FORTIN, R., A. GÉLINAS, C. SCHOONBROODT «L'empowerment comme processus appropriatif en éducation pour la santé. In *Education santé* juillet-août 1998, no. 129.

FOURNIER, L. et C. MERCIER 1995. *Sans domicile fixe. Au-delà du stéréotype*. Méridien, Montréal.

GAGNON, C., 1996. «Recherche-action, susciter le changement émergent.» in *Réseau*, décembre-janvier: 8-11.

GALLAND, O., 1985. «Une transition à négocier», *Les annales de la recherche urbaine*, no. 27, juillet, p. 29-35.

GAUTHIER, M., 1994. *Une société sans les jeunes?*, IQRC, 90 pages.

GAUTHIER, M., 1994. *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale*, IQRC, 190 pages.

GAUTHIER, M., 1996. «Précaires un jour. ou quelques questions à propos de l'avenir des jeunes contemporains», *Sociologie et sociétés*, 2e trimestre, p. 135-145.

GÉLINAS A., C. SCHOONBROODT, 1998-1999 *La méthodologie du changement émergent*. Document de formation à la gestion du changement par la stratégie du changement émergent.

GÉLINAS A., C. SCHOONBROODT, R. FORTIN, A. VANASSE, 1997. «Éducation pour la santé : vers une gestion appropriative de la santé.» in *L'éducation face aux nouveaux défis*. R. Féger Dir., Éditions Nouvelles p. 355-365.

GÉLINAS, A. 1996, «La recherche-action» *Repères 5* : 81-86.

GÉLINAS, A., R. FORTIN, 1996 «La gestion du perfectionnement des enseignants: formation-recherche auprès des directeurs d'établissement scolaire au Québec in *Systèmes scolaires et pilotage de l'innovation. Émergence et implantation du changement*. Michel Bonami et Michèle Garant, éds. De Boeck p. 115-144.

GÉLINAS, A., R. FORTIN, C. SCHOONBROODT, C. ET A. VANASSE, 1995 «Éducation pour la santé: vers une gestion appropriative de la santé.» Communication présenté à l'AFDEC, Montréal.

GÉLINAS A., A. VANASSE, M. PAQUET et A. TURCOTTE, 1992. «Évaluation d'un programme participatif de prévention des maladies cardio-vasculaires en milieu de travail.», Gries, UQAR.

GÉLINAS A. et J.M., PILON, 1988. «Méthodologie des systèmes souples et développement des organisations : approche à la gestion de la diversité» in *Psychologie du travail*, Actes du 5e Congrès de Psychologie du travail de langue française, 7 pages.

GILLES, M-O., LEGROS, M., 1996. « Le travail, quelle place pour les jeunes?» in D. Linhart *Problèmes économiques* no. 2460, 21 février: 16-19.

GIROUX, R., 1984. *Feu le carré d'Youville*, Le Soleil, 3 mai, P. A-16.

Le Groupe Harcourt Inc., 1988. *La Place d'Youville à travers les siècles*. Copie parcellaire d'un manuscrit.

LABERGE, D. et ROY, S., 1994. «Interroger l'itinérance, stratégies et débats de recherche» *Cahiers de recherche sociologique*, no. 22: 93-112.

LAMONTAGNE G., Y. GARCEAU-DURAND, S. BLAIS, RP. ÉLIC, 1987. *La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abris*. Sillery, Presses de l'Université du Québec, Québec, Science Éditeur.

LEMIEUX, L.-G., 1988. «La place D'Youville est dangereusement délabrée», *Le Soleil*, 19 juin, A-3.

LEMIEUX, L.-G., 1987. «Les travaux terminés. Les piétons reprennent possession de la place D'Youville», *Le Soleil*, 10 septembre, A-3.

MARCOTTE, G., 1995. *Intervention de type communautaire auprès des jeunes marginaux de la place d'Youville*. Université Laval et Service de police de la ville de Québec. Rapport, 33 p.

- MARANGE, V., 1995. *Les jeunes*. Le Monde Éditions, Marabout.
- MAYOL, P., 1996. «Quelques cadrages sur les jeunes» *Esprit*, octobre: 8-23.
- MESLET, V., 1996. «La culture des jeunes: la fin d'un mythe.» *Esprit*, octobre: 24-30.
- PARADIS, M. 1990. *Histoires de passion et de raison, jeunes et itinérantes*. Les éditions du remue-ménage, 148 p.
- PARAZELLI, M., 1995a. «L'action communautaire autonome, un projet collectif d'appropriation d'actes sociaux», *Revue canadienne de service social*, vol. 12, no. 2, p. 211 - 235.
- PARAZELLI, M., 1995b. « L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation chez les jeunes de la rue : Assises théoriques », *Cahiers de géographie du Québec*. 39, No. 107, septembre, pp. 287-308.
- P.La.M.P. (Projet d'Intervention auprès des Mineur-e-s Prostitué-e-s), 1992. *Actes du Colloque Une génération sans nom (ni oui)*. 339 p.
- POITOU, D., 1985. « La rue squattée en Afrique », *Les annales de la recherche urbaine*, no. 27:9-16.
- RÉMY, J., 1972. «Urbanisation de la ville et production d'un régime d'échange» in *Sociologie et société* no.1:
- RÉMY, J. et L. Voyel, 1992. *La ville: vers une nouvelle définition*. Éd. L'Harmattan, Paris.
- ROULLEAU-BERGER, L., 1991. *La ville intervalle : jeunes entre centre et banlieue*. Paris, Méridiers Klincksiek.
- ROULLEAU-BERGER, L., 1994. « Jeunesse, urbanité et accessibilité » in *La jeunesse et la rue*, Paris, Épi I Desclée de Brouwer, p. 33-49.
- ROULLEAU-BERGER, L., 1985. « Micro-lieux polymorphes et fluidité urbaine » *Les annales de la recherche urbaine*, no. 27, juillet, p. 45-48.
- ROULLEAU-BERGER, L. 1995. «Expériences et compétences des jeunes dans les espaces intermédiaires», in *Lien social et politiques-RIAC*, no. 34, automne, p. 109-117.
- ROY, Shirley, 1988. *Seuls dans la rue. Portraits d'hommes clochards*. Montréal, Saint-Martin Ed.
- ROY, S., 1995. «L'itinérance: forme exemplaire d'exclusion sociale?» *Lien social et politiques, RIAC* 34: 73-80.
- SCHOONBROODT, C., 1996. *La prévention du tabagisme chez les jeunes, recherche et intervention: étude et épistémologie*. Thèse de doctorat en santé publique, Université catholique de Louvain. À paraître.

SCHOONBROODT, C., 1997. «Le tabagisme chez les jeunes et l'éducation pour la santé: étude épistémologique et praxéologique.» in *L'éducation face aux nouveaux défis*. R. Féger dir. P. 401-408.

SCHOONBROODT, C., A. GÉLINAS 1997 Gestion appropriative et méthodologie du changement émergent. In *Sida et prévention*. Collectif sous la direction de Nicole Chevalier, Joanne Otis et Marie-Paule Deslauriers, Les Éditions logiques, Montréal p. 83-102.

SCHOONBROODT, C., Y. BOUCHARD 1997. Connaissance et pratiques de perfectionnement en éducation pour la santé. Clarification des référents épistémologiques sous-jacents. in *Le développement professionnel continu en éducation. Nouvelles pratiques*. Sous la direction de L.-P. Boucher et Monique l'Hostie, Presse de l'Université du Québec p. 125-153.

SCHOONBROODT, C., 1996. *La prévention du tabagisme chez les jeunes, recherche et intervention: étude épistémologique*. Thèse de doctorat en santé publique, Université catholique de Louvain.

SCHOONBROODT, C., A. GÉLINAS 1996. «La prévention par le changement émergent: apprendre à gérer les problèmes!» in *Éducation santé* no. 108: 3-9, juin.

SCHOONBROODT, C., A. GÉLINAS 1994 L'éducateur pour la santé: une nouvelle profession? in *L'observatoire. Revue d'action sociale & médico-sociale* no.3:34-35.

SIMON, H.A., 1990. «Sur la complexité des systèmes complexes.» *Revue internationale de systémique* Vol. 4, no.2, p. 142.

SOCIÉTÉ DE PROMOTION ÉCONOMIQUE DU QUÉBEC MÉTROPOLITAIN, 1993, Profil économique du Québec métropolitain.

STATISTIQUES CANADA, 1991. *Données socio-démographiques*.

TARACENA, E., 1996. «Enfants de la rue et enfants dans la rue à Mexico.» *Lien social et Politiques-RIAC* 34: 101-108.

TESSIER, S., 1995. *Langages et cultures des enfants de la rue*. Karthala, Paris.

TREMBLAY, J.-N., S. BOUCHARD, M.-C. GAUVREAU *Émeutes de la Place d'Youville, Québec 1996*. Présenté au ministre de la Sécurité publique et à la Ville de Québec le 14 février 1997, 38 pages.

VISANO, L. 1990 «The socialization of street children: the development and transformation of identities.» in *Sociological Studies of Child Development* Vol. 3: 139-161.

VULBEAU A. et J-Y BARREYRE, 1994. *La jeunesse et la rue*. Épi, Desclée de Brouwer.

ZOIA, G. et L. VISIER, 1996. «En banlieue résonnent tous nos malaises.» in *Esprit* octobre: 94-109.